

PALLI



BIBLIOTECA NAZIONALE

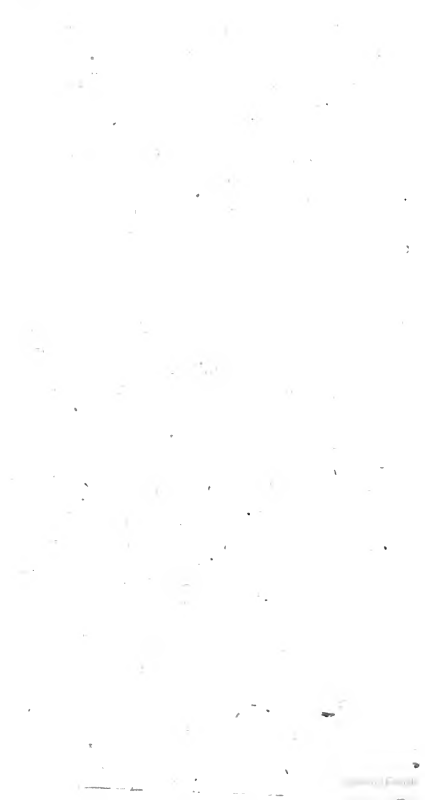


BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.^a SALA

SCAFFALE 6

PLUTEO V

N.° CATENA 26



R E C U E I L

G É N É R A L

D E S

P R O V E R B E S

D R A M A T I Q U E S .

T O M E X I I I .



RECUEIL

GÉNÉRAL

DES

PROVERBES

DRAMATIQUES;

EN VERS ET EN PROSE , TANT
IMPRIMÉS QUE MANUSCRITS.

TOME XIII.



A LONDRES,

*Et se trouve à PARIS, chez les Libraires
qui vendent les Nouveautés.*

M. DCC. LXXXV.

6613B

VAUT MIEUX UN ENNEMI
QU'UN SOT AMI,
OU
LE SOT AMI.
PROVERBE DRAMATIQUE.

Tome XIII,

A



A C T E U R S.

M. DE COURVILLERS; *habit verd galonné, veste brodée en or au tambour, perruque ronde, sans chapeau.*

Mme. DE COURVILLERS, *} bien mi-*
} sescom-
Mlle. DE COURVILLERS, *} me à la*
} campa-
} gne.

M. DE ST. CLET; *joli habit de campagne, sans épée.*

M. DE LA SAUSSAYE, *Provincial; habit brun passé, à brandebourgs d'argent, vieille veste d'or, perruque à la brigadiere, bas roulés, gris, avec des jarretieres noires, épée & canne.*

La Scene est en Province, dans le Château de Courville, dans un Salon.



LE SOT AMI.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

M. De COURVILLERS, Mme.

De COURVILLERS.

M. De COURVILLERS.

Affeyons - nous ici. Vous croyez peut-être que je ne viens dans cette terre que pour y passer quelques jours?

Mme. De COURVILLERS.

Je ne fais pas quel est votre dessein.

4 *VAUT MIEUX UN ENNEMI*

M. De COURVILLERS.

Eh bien ! je vais vous en instruire.
Je vous ai caché le danger où j'ai été,
pendant quelque tems, de perdre toute
ma fortune.

Mme. De COURVILLERS.

Comment ?...

M. De COURVILLERS.

Oui ; mais heureusement , j'ai recou-
vré tous mes fonds : ils sont en sûreté ,
& nous aurons un revenu considé-
rable.

Mme. De COURVILLERS.

Que d'inquiétudes vous m'avez
épargnées !

M. De COURVILLERS.

Je ne me mêlerai plus d'affaires ,
ainsi je peux me tenir éloigné de Pa-
ris autant que je le voudrai. Il faut
que vous me disiez si cela vous con-
viendra,

Mme De COURVILLERS.

Autrefois j'aurois pu être effrayée de cette proposition , parce que je ne voyois que Paris dans le monde.

M. De COURVILLERS.

J'ai pensé long-tems comme vous ; mais , échappé à la tempête , je regarde ceci comme un port assuré , où les inquiétudes seront entièrement bannies.

Mme. De COURVILLERS.

Où nous pourrons penser librement ; être ensemble , nous connoître , nous être nécessaires & nous mieux aimer.

M. De COURVILLERS.

Il est vrai qu'il est souvent en nous une source de bonheur que le tourbillon du monde nous empêche d'apercevoir. Que je suis charmé de vous découvrir une façon de penser si solide !

6 *VAUT MIEUX UN ENNEMI*

Mme. De COURVILLERS.

Vous avez peut-être cru jusqu'à présent que je n'avois jamais réfléchi ?

M. De COURVILLERS.

Si je vous disois qu'oui, cela vous fâcherait-il ?

Mme. De COURVILLERS.

Non, parce que c'est pour vous une découverte qui vous fera peut-être trouver ce séjour-ci plus agréable.

M. De COURVILLERS.

Il est inconcevable qu'à Paris l'on ne connoisse pas les gens avec qui l'on vit le plus, & sa femme encore moins que les autres !

Mme. De COURVILLERS.

Vous croyez plaisanter ; mais cela arrive très-souvent.

M. De COURVILLERS.

Combien j'ai été trompé en ayant recours à des gens puissans, à des gens riches, qui m'avoient montré de l'amitié, qui me devoient de la reconnaissance, & pour qui j'aurois fait tout au monde !

Mme. De COURVILLERS.

Vous croyiez apparemment que les hommes seroient faits pour vous autrement qu'ils ne sont pour les autres.

M. De COURVILLERS.

Des gens obscurs m'ont mieux servi, je leur dois toute mon existence.

Mme. De COURVILLERS.

L'arbre le plus élevé, qui ombrage le plus ce qui l'environne, de quel secours est-il à l'homme, quand une petite plante qu'on foule aux pieds, peut seule quelquefois lui sauver la vie ?

A iv

8 *VAUT MIEUX UN ENNEMI*

M. De COURVILLERS.

Nous n'éprouverons ici, ni l'orgueil, ni l'importance, ni les dédains de ces gens si contraires au bonheur de ceux qui les connoissent ; & nous y jouirons de la douceur qu'on trouve avec les ames sensibles.

Mme. De COURVILLERS.

Je me rappelle à présent cette pitié insultante de ces femmes de qualité ; votre malheur que j'ignorois , rendoit leurs visites froides , rares & courtes ; je n'en connoissois pas le principe. Elles imaginoient , sans doute , que , dénuée de richesses , ma maison ne seroit plus digne d'elles , & qu'elles n'y pourroient plus venir souper avec leur société. Si c'est là ce que vous & moi nous perdons , en cessant de vivre à Paris , jugez quels doivent être nos regrets !

M. De COURVILLERS.

Profitons du coup de lumière que

l'apparence du malheur a porté dans notre ame. Nous sommes assez heureux pour avoir une fille digne de tous nos soins ; établissons-la de maniere à ne nous en séparer jamais. Elle n'a pas besoin de fortune ; la sienne sera assez considérable.

Mme. De COURVILLERS.

Choisissons un homme sensé , qui ait l'ame noble & délicate , qui ne s'occupera que du bonheur de sa femme , & qui croira nous devoir sans cesse le bien dont il jouira.

M. De COURVILLERS.

Ce choix ne me paroît pas difficile à faire.

Mme. De COURVILLERS.

Il est peut-être déjà fait ?

M. De COURVILLERS.

Il est vrai ; mais il faut qu'il vous convienne.

A v.

10 *VAUT MIEUX UN ENNEMI*

Mme. De COURVILLERS.

Vous m'avez prévenue, & je vous aurois dit la même chose.

M. De COURVILLERS.

Quoi, vous avez des projets sur quelqu'un ?

Mme. De COURVILLERS.

Oui ; je voudrois que nous eussions le même homme en vue.

M. De COURVILLERS.

C'est St. Clet que je veux proposer.

Mme. De COURVILLERS.

J'en suis enchantée ! Tout ce qu'on m'en a dit est précisément ce que nous desirons de trouver.

M. De COURVILLERS.

Un homme de mes amis m'en a fait le plus grand éloge ; il ne regrettoit

QU'UN SOT AMI. 11

en lui que de ce qu'il n'étoit pas assez riche pour sa fille.

Mme. De COURVILLERS.

Et c'est cette médiocrité de fortune que nous desirons. On m'en avoit parlé comme à vous à Paris, & j'avois eu les mêmes regrets que votre ami.

M. De COURVILLERS.

Nous le verrons ; il est ici près, chez sa tante.

Mme. De COURVILLERS.

Ainsi, je ne vois rien qui puisse contrarier notre projet.

M. De COURVILLERS.

Non.

Mme. De COURVILLERS.

Il faut que je sonde cependant ma fille ; car elle me paroît triste depuis qu'elle est sortie du couvent. Je crains que les religieuses ne lui aient donné

A. vj.

12 *VAUT MIEUX UN ENNEMI*

des idées qui dérangeroient fort les nôtres.

M. De COURVILLERS.

Quand il seroit vrai , cela ne dureroit pas.

Mme. De COURVILLERS.

Je veux toujours lui parler.

M. De COURVILLERS.

Comme vous le voudrez ; mais venez ensuite me trouver dans mon cabinet : je vous ferai voir mon plan de vie , pour notre séjour ici.

Mme. De COURVILLERS.

Je suis sûre qu'il fera fort bien.

M. De COURVILLERS.

Vous le corrigerez , & nous y travaillerons de concert.

Mme. De COURVILLERS.

A propos , M. de la Sauffaye a envoyé savoir de nos nouvelles.

M. De COURVILLERS.

Tant mieux ; c'est un galant homme, que vous trouverez un peu provincial.

Mme. De COURVILLERS.

Pourquoi cela ? Vous oubliez . . . ?

M. De COURVILLERS.

Ah ! j'ai tort.

Mme. De COURVILLERS.

D'ailleurs je l'ai déjà vu.

M. De COURVILLERS.

Il parle un peu trop ; il se croit philosophe. A la campagne, il ne faut pas être si difficile.

Mme. De COURVILLERS.

Sur-tout, s'il est capable d'amitié.

M. De COURVILLERS.

Mais, je le crois ; nous verrons.
(*Il s'en va*).

QU'UN SOT AMI.

Mme. De COURVILLERS.

Je craignois que vous ne regretassiez le couvent ; & j'en aurois été fâchée, parce que vous êtes destinée à yre dans le monde.

Mlle. De COURVILLERS.

Pourvu que je reste toujours avec vous, chere maman, je serai contente.

Mme. De COURVILLERS.

Oui ; mais il faut vous former un établissement , & c'est à quoi nous nous enfonçons.

Mlle. De COURVILLERS.

Il me semble que je suis encore bien jeune.

Mme. De COURVILLERS.

Sûrement vous êtes jeune ; mais on ne peut pas toujours rester fille. Les hommes du monde sont faits pour vivre en société, il en faut une sûre ; c'est

16 *VAUT MIEUX UN ENNEMI*

ce qu'on peut espérer dans un mariage convenable , & c'est le choix que nous avons fait qui nous décide aussi promptement.

Mlle. De COURVILLERS.

Quoi , maman ? ...

Mme. De COURVILLERS.

Oui , dans peu vous nous remercerez de vous avoir donné le mari que nous vous destinons.

Mlle. De COURVILLERS.

Ne me suffiroit-il pas , pour être heureuse , de passer ma vie avec vous ? Ah , ma chere maman ! ...

Mme. De COURVILLERS.

Allons , vous êtes un enfant. Ayez confiance en nous , & croyez que c'est l'espoir de faire votre bonheur qui nous fait agir. Il n'y a point de quoi s'affliger , ma chere fille. Si nous voulions vous éloigner de nous , vous

riez en être effrayée : mais songez donc que le mariage va vous rendre ma compagne ; que l'autorité de mon père disparaîtra entièrement, pour ne plus laisser voir que l'amitié la plus tendre. Croyez-vous que vous y craignez ?

Mlle. De COURVILLERS.

Non, ma chère maman, mais...

Mme. De COURVILLERS.

Quand vous aurez un peu réfléchi sur ce que je viens de dire, vous verrez que vous ne devez pas vous plaindre de nous : pensez à tout cela. Je vais retrouver votre père, & je compte le revoir quand je vous reverrai, vous aurez calmé toutes vos inquiétudes, Adieu, ma fille. (*Elle l'embrasse*).



SCENE III.

Mlle De COURVILLERS, *se laissant aller douloureusement dans un fauteuil.*

J'aurai calmé mes inquiétudes ? . . .
Non , non , jamais ! . . . Ah ! malheureux Saint - Clet ! . . . qu'allez-vous devenir ?

SCENE IV,

Mlle. De COURVILLERS, M. De
ST. CLET.

M. De St. CLET.

Ah ! Mademoiselle ! on vient de me dire que Madame votre mere vous avoit laissée seule ici, Je suis trop heu-

QU'UN SOT AMI. 19

de pouvoir un moment vous
r...

Mlle. De COURVILLERS.

Que dites-vous ?

M. De St. CLET.

Comment ?

Mlle. De COURVILLERS.

Vous ne savez pas ce qui doit nous
séparer : on va nous séparer, on me
se.

M. De St. CLET.

O ciel !

Mlle. De COURVILLERS.

Et ce ne peut être avec vous ; vo-
tre fortune n'est pas assez considéra-
ble, pour que nous puissions nous en
séparer.

M. De St. CLET.

Vous me faites sentir un malheur

20 *VAUT MIEUX UN ENNEMI*

auquel je n'avois pas encore pensé ,
celui de n'être pas riche.

Mlle. De COURVILLERS.

Que je hais ce bien que tant de
gens desirent ! Et que celui que j'au-
rai va me rendre malheureuse !

M. St. De CLET.

Que savons-nous, si le tems...

Mlle. De COURVILLERS.

Le tems ? Eh ! c'est dans peu qu'on
veut me marier. Je vais demander à
retourner au couvent : oui , je me
ferai religieuse , plutôt que de con-
sentir à en épouser jamais un autre
que vous.

M. De St. CLET.

Quoi , vous ne cesserez point de
m'aimer ?

QU'UN SOT AMI. 21

Mlle. De COURVILLERS.

Non, je vous le jure.

M. De St. CLET.

Ah ! je suis trop heureux ! (*Il lui baise la main*).

S C E N E V.

Mlle. De COURVILLERS, M.

De St. CLET, M. De La
SAUSSAYE.

M. De La SAUSSAYE.

Eh bien ! voilà tout ce que j'aime,
moi.

Mlle. De COURVILLERS.

O ciel ! c'est M. de la Saussaye.

22 *VAUT MIEUX UN ENNEMI*

M. De La SAUSSAYE.

Comment, est ce que je vous fais peur ?

M. De St. CLET.

Ah, Monsieur ! je vous en conjure...

M. De La SAUSSAYE.

Pourquoi donc vous épouvantez-vous ? Vous ne me connoissez pas. Est-ce que je ne fais pas qu'à votre âge il faut aimer ? Parbleu, allez, je regrette bien ce tems-là !

M. De St. CLET.

Vous me rassurez. Vous êtes ami du pere de Mademoiselle, & je craignois...

M. De La SAUSSAYE.

Vous craigniez... Vous avez tort ; je voudrois de tout mon cœur pouvoir vous servir tous les deux.

Mlle. De COURVILLERS.

Eh ! Monsieur, que pourriez-vous
e ?

M. De La SAUSSAYE.

Je n'en fais rien, parce qu'il faut
nfer avant de savoir ce qu'on fera.
lons, asseyez-vous & comptez-moi
s affaires ; nous verrons.

M. De St. CLET.

Que d'obligation ne vous aurions-
ous pas !

M. De La SAUSSAYE.

Bon, des obligations ! Je suis un
eu philosophe, & je ne compte point
ur tout cela : d'ailleurs je n'en ai que
aire ; la reconnoissance embarrasse sou-
vent ; & si je peux vous obliger, ce
ne sera pas pour vous aller fatiguer
d'un poids comme celui-là. On a beau
dire, la nature ne nous a pas fait re-
connoissans. Eh bien, qu'est-ce que cela

24 *VAUT MIEUX UN ENNEMI*

me fait à moi ? Ne croyez - vous pas que je vais m'en chagriner ? Je cultive mes terres , elles me rendent on elles ne me rendent pas ; on recueille toujours plus qu'on ne peut manger.

M. De St. C L E T.

Oui , quand on est bien riche.

M. De La S A U S S A Y E.

Bon , sans être riche ; tout cela ne fait rien.

Mlle. De C O U R V I L L E R S.

Eh ! Monsieur , c'est ce qui fait notre malheur pourtant !

M. De La S A U S S A Y E.

Mais vous serez bien riche , vous , Mademoiselle.

Mlle. De C O U R V I L L E R S.

Oui ; mais M. de Saint - Clet ?

M.

M. De La SAUSSAYE.

Eh , bien ! combien a-t-il ? Huit ;
dix mille livres de rente ?

M. De St. CLET.

Six ou sept tout au plus.

M. De La SAUSSAYE.

Il y a là de quoi vivre.

M. De St. CLET.

Oui ; mais , sans Mademoiselle , ce
fera la plus malheureuse vie ! ...

M. De La SAUSSAYE.

Ah ! oui , parce que vous vous ai-
mez. Vous voyez bien que j'avois de-
viné d'abord.

M. De St. CLET.

J'ai vu Mademoiselle au couvent ;
où elle étoit avec ma sœur ; il m'a été
impossible de résister à tant de charmes.

26 *VAUT MIEUX UN ENNEMI*

M. De La SAUSSAYE.

Ah , oui ! on devient toujours amoureux dans les couvens ; on lit cela dans les romans : il faut faire comme les autres. Eh bien ?

M. De St. CLET.

On veut marier Mademoiselle.

M. De La SAUSSAYE.

Et ce n'est pas à vous ?

M. De St. CLET.

Je ne saurois m'en flatter.

M. De La SAUSSAYE.

Parce que vous n'êtes pas aussi riche qu'elle ?

M. De St. CLET.

Eh , non , malheureusement !

M. De La SAUSSAYE.

Mais vous pourrez le devenir,

QU'UN SOT AMI. 27.

M. De St. CLET.

Comment ?

M. De La SAUSSAYE.

Il y a tant de moyens à présent ; laissez-moi faire. Si vous voulez vous épouser , chargez-moi de cette négociation-là ; je vous répons que je réussirai.

M. De St. CLET.

Il feroit possible ! ...

M. De La SAUSSAYE.

Sûrement ; pardi , je ne vous promettois pas une chose que ... Il faut d'abord que Mademoiselle s'en aille chez elle.

Mlle. De COURVILLERS.

Ah , Monsieur ! ...

M. De La SAUSSAYE.

Bon , bon , des remerciemens ! Je

B ij

28 VAUT MIEUX UN ENNEMI

n'ai que faire de tout cela , moi. Sonnez , vous , Monsieur.

M. De St. CLET.

Voilà quelqu'un.

M. De La SAUSSAYE.

Allez-vous-en donc , Mademoiselle.
(*Elle sort*).

S C È N E VI.

M. De La SAUSSAYE , M. De St.
CLET , Un LAQUAIS.

M. De La SAUSSAYE , *au laquais* :

Dites à M. de Courvillers que je
l'attends ici.

Le LAQUAIS.

J'y vais , Monsieur, (*Il sort*).

M. De La SAUSSAYE.

Vous, il faut que vous entriez dans ce cabinet. Voyez si la porte peut s'ouvrir.

M. De St. CLET.

Oui, la voilà ouverte.

M. De La SAUSSAYE.

Fort bien. Je vais parler ici à M. de Courvillers : ne vous embarrassez pas ; je ferai votre affaire tout de suite ; ayez soin seulement d'écouter quand je me moucherài, & vous entrerez pour faire vos remerciemens. J'entends quelqu'un, entrez dans le cabinet. Allons donc. (*M. de Saint-Clet entre dans le cabinet, & M. de la Saussaye va fermer la porte*).



S C E N E VII.

M. De COURVILLERS , M. De La
SAUSSAYE.

M. De COURVILLERS.

Bonjour , mon voisin.

M. De La SAUSSAYE.

Je ne fais que d'hier que vous êtes ici , Monsieur : voilà pourquoi je ne suis pas venu plus tôt vous voir ; & puis je fais pêcher mon étang , curer ma rivière ; car à la campagne on ne peut pas être toujours le nez sur ses livres : mais enfin , je me suis hâté de venir ici , parce que vous ne faites jamais qu'y passer.

M. De COURVILLERS.

J'y resterai beaucoup cette année.

M. De La SAUSSAYE.

Oui, vous dites cela ; mais vous autres gens de la ville ou de la cour ; car jè crois que cela est égal , vous ne pouvez jamais tenir en place.

M. De COURVILLERS.

Vous le verrez.

M. De La SAUSSAYE.

Je le voudrois de tout mon cœur ; nous causerions quelquefois. Je n'ai rien vu , mais j'ai beaucoup lu : ainsi on imagine facilement tout ce qui doit arriver.

M. De COURVILLERS.

Quand on fait réfléchir un peu...

M. De La SAUSSAYE.

Ah , réfléchir ! je ne m'amuse pas à tout cela : à quoi bon se casser la tête ? Ce que je fais , je le fais , & puis je parle selon la circonstance ; voilà

comme je me gouverne. Je crois qu'avec cela vous n'êtes pas étonné qu'on me trouve dans la province un homme de beaucoup d'esprit ; mais ce qui m'étonne, moi , c'est que l'esprit coûte si peu à acquérir.

M. De COURVILLERS.

Vous avez donc fait beaucoup travailler depuis que je ne vous ai vu ?

M. De La SAUSSAYE.

Comme cela , tantôt un peu , tantôt point ; je vous ferai voir. J'ai fait faire une nouvelle cour à fumier , parce que j'étudie un peu la maison rustique , comme vous entendez bien. Mais ce n'est pas de cela que j'ai à vous parler ; je veux vous faire un plaisir. J'ai vu Mademoiselle votre fille. Elle a bien grandi depuis dix ans.

M. De COURVILLERS.

C'étoit l'âge de croître.

M. De La SAUSSAYE.

Et à présent c'est l'âge de la marier ;
voilà ce que je veux vous dire.

M. De COURVILLERS.

Aussi j'y pense.

M. De La SAUSSAYE.

Oui ; mais vous ne pensez sûrement
pas à l'homme que j'ai à vous pro-
poser.

M. De COURVILLERS.

Je crois avoir fait un bon choix.

M. De La SAUSSAYE.

Tenez , vous n'en pouvez pas faire
un meilleur que le mien. Je fais qu'il
faut à des gens riches quelqu'un qui
le soit ; il faut assurer toujours une
fortune qui ne puisse qu'augmenter en
établissant ses enfans , parce que sans
cela le bien se divise en plusieurs brans

B V

24 *VAUT MIEUX UN ENNEMI*

ches , & puis tous vos héritiers ne font plus que des gueux.

M. De C O U R V I L L E R S .

Il est vrai que cela arrive quelquefois.

M. De La S A U S S A Y E ,

Bon ! toujours. Nous autres la Saussaye , nous avons ici beaucoup de biens autrefois : eh bien ! tout cela a été divisé , mangé ; cela est incompréhensible !

M. De C O U R V I L L E R S .

Le gendre que vous voulez m'offrir est donc fort riche ?

M. De La S A U S S A Y E .

Non , point du tout.

M. De C O U R V I L L E R S .

Accordez-vous donc.

M. De La SAUSSAYE.

C'est que vous ne m'entendez pas ; c'est un homme qui a six ou sept mille livres de rente, mais qui en aura tant que vous voudrez.

M. De COURVILLERS.

Comment cela ?

M. De La SAUSSAYE.

Vous n'avez qu'à le mettre à même. Ah ! c'est un homme qui a vu Paris, qui n'a point de scrupules du tout, que rien n'arrêtera pour avoir du bien, mais beaucoup, beaucoup ; aussi vous voyez bien que c'est comme s'il étoit fort riche.

M. De COURVILLERS.

Mais, vous me faites là le portrait d'un coquin.

M. De La SAUSSAYE.

Précisément. Mais je ne disois pas

B vj

36 VAUT MIEUX UN ENNEMI

le mot , parce que je fais que la richesse attire trop de considération , pour qu'on donne ce nom-là à ceux qui savent faire fortune : c'est un talent , chacun a le sien ; & par exemple , vous qui êtes devenu si riche , ne seriez - vous pas fâché qu'on vous dise en face une pareille chose ? aussi je suis persuadé qu'en suivant cette route , vous n'avez jamais trouvé personne qui ne vous respectât beaucoup.

M. De COURVILLERS , *fâché.*

M. de la Sauflaye...

M. De La SAUSSAYE.

Qu'est-ce que vous avez donc ?
Ecoutez , écoutez-moi.

M. De COURVILLERS.

Non , Monsieur...

M. De La SAUSSAYE.

Je vous dis que cet homme-là vous convient on ne peut pas davantage ;

QU'UN SOT AMI. 37

ce n'est pas vous qu'il ruinera , parce que vous en savez trop long pour cela.

M. De COURVILLERS.

Je vous prie , Monsieur , de . . .

M. De La SAUSSAYE.

D'ailleurs , vous le connoissez , c'est M. de Saint-Clet.

M. De COURVILLERS.

M. de Saint-Clet ?

M. De La SAUSSAYE.

Oui , lui-même.

M. De COURVILLERS.

Il penseroit comme cela ! Et vous , que je croyois mon ami , vous avez une pareille idée de moi ? & vous croyez qu'un mal-honnête homme me conviendrait ?

M. De La SAUSSAYE.

Eh ! je ne vous parle point d'un

38 VAUT MIEUX UN ENNEMI

mal-honnête homme. Est-ce que je vous dis qu'il le fera ? Est-ce que je vous dis que vous l'êtes ? Que diable , vous ne me connoissez pas ; parce qu'on pense comme cela , est-on un mal-honnête homme ? Vous dites , c'est donc un coquin ? Je vous dis que non ; ainsi vous voyez bien que c'est vous qui avez tort de vous fâcher.

M. De COURVILLERS.

Allons , Monsieur , c'est moi qui ai tort de vous écouter. (*Il se mouche*). Mais je vous prierai , après tout ce que vous venez de me dire , de ne jamais me parler de cet homme là , ni de jamais remettre le pied ici.

M. De La SAUSSAYE.

Voilà comme vous allez...



SCENE VIII.

M. De COURVILLERS , M. De
St. CLET , M. De La SAUSSAYE.

M. De St. CLET.

Ah ! Monsieur , que je vous ai d'obligations !

M. De COURVILLERS.

Vous , Monsieur ? Vous ne m'en
aurez jamais ; on vient de me faire
connoître ce que vous êtes. Vous étiez
là à écouter , vous approuvez la façon
de penser de Monsieur , vous la par-
tagez . . .

M. De St. CLET.

Je ne fais ce que vous voulez dire ;
je n'ai rien entendu.

M. De COURVILLERS.

Je vous connois , Monsieur ; quand on a une ame comme la vôtre , on est indigne seulement d'approcher des honnêtes gens. (*Il sort*).

S C E N E I X.

M. De La SAUSSAYE , M. De
St. CLET.

M. De St. CLET.

Qu'est-ce que c'est donc que ces propos-là , Monsieur ? Il me méprise , m'injurie . . .

M. De La SAUSSAYE.

Bon ! vous ne le connoissez pas.

M. De St. CLET.

Est-ce que vous lui auriez dit du mal de moi ?

QU'UN SOT AMI. 41

M. De La SAUSSAYE.

Tout au contraire , il n'a jamais voulu m'entendre ; mais laissez-moi faire.

M. De St. CLET.

Il faut que quelqu'un m'ait deffervi auprès de lui.

M. De La SAUSSAYE.

Allons , vous allez vous alarmer où il n'y a pas de quoi. Laissez-moi agir , & je vous répons de tout.

M. St. De CLET.

Mais pourquoi m'a-t-il dit des choses aussi dures ?

M. De La SAUSSAYE.

Bon ! il m'en a bien dit d'autres ; est-ce qu'il faut prendre garde à cela , avec les gens à qui l'on a affaire ? Tenez , écoutez-moi.

M. De St. CLET.

S'il n'avoit pas été le pere de Mlle. de Courvillers...

M. De La SAUSSAYE.

Eh bien ! l'auriez-vous tué , comme le Cid qui tue le pere de sa maîtresse ? Voyez après , l'embarras où il a été pour l'épouser ; encore n'a - t - il eu qu'une promesse. Tenez , quand on a un ami qui se mêle de vos affaires , il faut avoir confiance en lui.

M. De St. CLET.

Ah ! Monsieur , sans doute ! Je voudrois pouvoir espérer...

M. De La SAUSSAYE.

Laissez - moi donc vous dire. Allez - vous en chez Mlle. De Courvillers attendre...

M. De St. CLET.

Mais , Monsieur , elle ne voudra point me recevoir seul chez elle,

M. De La SAUSSAYE.

Oui : si vous ne deviez pas l'épouser , sans doute elle auroit tort ; mais ceci est bien différent. Que diable ! faites donc ce que je vous dis , ou bien...

M. De St. CLET.

Allons , ne vous fâchez pas.

M. De Le SAUSSAYE.

Je vais parler à Mme. de Courvillers. Elle entendra bien raison elle , parce que les femmes ... En un mot , je fais l'art de les persuader. Sûrement , d'après tout ce que je lui dirai , elle enverra chercher sa fille , & vous reviendrez avec elle.

M. De St. CLET.

Vous croyez...

M. De La SAUSSAYE.

Sûrement,

M. DE St. CLET.

Allons, je vous obéis.

M. DE LA SAUSSAYE.

Et vous faites bien.

SCENE X.

M. DE LA SAUSSAYE.

Ah ça ! par où va-t-on chez Mme de Courvillers ? Il faut que je sonne. (*Il sonne*). Ce sont de drôles de gens, que ces gens de Paris ! Voyez si l'on viendra. (*Il sonne*). Je n'entends rien. Jusqu'à leurs sonnettes qui ne sonnent pas ; cela fait mourir de rire... Voici pourtant quelqu'un,



S C E N E X I.

Mme. De COURVILLERS, M. De
La SAUSSAYE.

Mme. De COURVILLERS.

Quoi, vous êtes ici tout seul ;
M. de la Saussaye ? Où est donc
M. de Courvillers ?

M. De La SAUSSAYE.

Bon ! il m'a laissé au milieu d'une
conversation, après m'avoir bien grondé
encore.

Mme. De COURVILLERS.

Comment ! je ne le reconnois pas là.

M. De La SAUSSAYE.

Je venois pour lui proposer un gendre
qui est un garçon très-aimable, ce

26 *VAUT MIEUX UN ENNEMI*

qu'il vous faut enfin pour Mlle. votre fille , & il s'est fâché tout de bon...

Mme. De C O U R V I L L E R S

Mais pourquoi ?

M. De L a S A U S S A Y E.

Je vous dis, je n'y ai rien compris ; & encore , il a bien grondé ce jeune homme.

Mme. De C O U R V I L L E R S.

Quoi, il l'a vu ?

Mme. De L a S A U S S A Y E.

Sûrement , puisqu'il l'a grondé ; & tout cela faute de s'expliquer. Je vais vous dire si ce n'est pas un très-bon parti, quoiqu'il ne soit par riche.

Mme. De C O U R V I L L E R S.

Il n'est pas riche ?

M. De L a S A U S S A Y E.

Non.

Mme. De COURVILLERS.

Cela ne fait rien.

M. De La SAUSSAYE.

Non , parce qu'il le deviendra. Mlle. votre fille est fort jolie , elle sera une femme charmante ; c'est par les femmes que l'on fait fortune : tous les gens de la cour viendront chez eux ; St. Clet ne sera pas jaloux , il fait comment il faut se conduire avec ces gens-là , & que les femmes à Paris ont toute liberté,

Mme. De COURVILLERS.

Quoi , c'est St. Clet ? ...

M. De La SAUSSAYE.

Oui ; il adore Mlle. votre fille.

Mme. De COURVILLERS.

Il adore ma fille , & il pense comme cela ?

M. De La SAUSSAYE.

Oui, parce qu'il veut la rendre heureuse. Oh ! il connoît le monde.

Mme. De COURVILLERS.

Voilà une façon de penser bien délicate.

M. De La SAUSSAYE.

Il suit la mode : il faut aimer les femmes comme elles sont.

M. De COURVILLERS.

Quoi, il n'en a pas meilleure opinion, ni vous non plus ?

M. De La SAUSSAYE.

Oh ! moi, je devine tout cela ; car ici je ne vois rien, & je trouve tout bien. D'ailleurs, qu'est-ce qui fait que je me mêle de leurs affaires ? c'est que ces pauvres enfans-là me font pitié : ils s'aiment à la folie...

Mme.

Mme. De COURVILLERS.

Comment ?

M. De La SAUSSAYE.

Oui ; & voilà pourquoi je me suis chargé de vous parler pour eux :

Mme. De COURVILLERS.

Ma fille aime St. Clet ?

M. De La SAUSSAYE.

Oui ; & tenez , actuellement , ils attendent ce que vous allez décider.

Mme. De COURVILLERS.

O ciel ! (*Elle sonne*).

M. De La SAUSSAYE

Qu'est-ce que vous avez donc ?



S C E N E XII.

Mme. De COURVILLERS, M. De
La SAUSSAYE, Un LAQUAIS.

Mme. De COURVILLERS, au
laquais.

Dites à ma fille de venir tout de
suite.

M. De La SAUSSAYE.

Vous allez voir si tout ce que je
viens de vous dire n'est pas vrai.

Mme. De COURVILLERS.

J'avois meilleure opinion de M. de
Saint-Clet. On ne peut donc jamais
bien juger des hommes.

M. De La SAUSSAYE.

Mais écoutez donc; tout ce que je
vous dis là n'est pas pour diminuer la

bonne opinion que vous en avez, au contraire.

Mme. De COURVILLERS.

Comment, un homme qui pense aussi mal, qui a aussi peu d'honneur ?...

M. De La SAUSSAYE.

Oh ! je n'attaque point son honneur, je vous prie de le croire ; je ne veux que vous prouver qu'il est capable de faire la plus grande fortune.

Mme. De COURVILLERS.

Et à quel prix ?



S C E N E XIII.

Mme. De COURVILLERS, Mlle.
De COURVILLERS, M. De La
SAUSSAYE, M. De St. CLET.

Mme De COURVILLERS.

Quoi , Mademoiselle , vous rece-
vez Monsieur sans ma permis-
sion ? Vous ne le connoissez pas : sous
les plus belles apparences , il cache une
ame sans délicatesse , une ame affreuse !
Et vous croyez qu'il vous aime ? Vous
seriez bien à plaindre , si nous favori-
sions l'amour que vous avez pour lui.

M. De St. CLET.

Ah ! Madame , qui peut vous avoir
inspiré un mépris aussi cruel ? Mon-
sieur , vous m'aviez promis de vous
intéresser en ma faveur...

M. De La SAUSSAYE.

Attendez, attendez.

Mme. De COURVILLERS.

Non, Monsieur, il ne doit rien attendre. Un homme qui a si mauvaise opinion des femmes, ne fera jamais mon gendre.

SCENE XIV.

M. De COURVILLERS;

Mme. De COURVILLERS,

Mlle. De COURVILLERS,

M. De St. CLET, M. De La
SAUSSAYE.

M. De COURVILLERS.

Qu'est-ce que vous avez donc, Madame ? Quoi, Messieurs, vous êtes encore ici ?

C iij

54 *VAUT MIEUX UN ENNEMI*

Mme. De COURVILLERS.

M. de la Saussaye vient de me proposer Monsieur pour gendre , avec les inclinations qu'il a.

M. De St. CLET.

Madame, je vous en supplie, écoutez-moi.

Mme. De COURVILLERS.

Non, Monsieur, non.

M. De St. CLET.

Je ne fais ce qu'a pu vous dire, à tous les deux, M. de la Saussaye...

M. De La SAUSSAYE.

J'ai dit tout qu'il falloit pour faire réussir le mariage d'un homme qui n'est pas riche.

M. De COURVILLERS.

Et il n'y a pas de moyens qu'il ne soit capable d'employer pour le devenir.

Mme. De COURVILLERS.

Jusqu'à sacrifier son honneur,

M. De St. CLET.

Vous avez pu dire cela, Monsieur.

M. De La SAUSSAYE.

Pas tout-à-fait ; mais j'ai dit que vous feriez tout ce que l'on dit qu'on fait à présent pour cela ; & Monsieur & Madame se fâchent, je ne fais pourquoi.

M. De St. CLET.

Et qui vous a prié de me déshonorer, Monsieur ?

M. De La SAUSSAYE.

Comment, de vous déshonorer ? Est-ce que je vous déshonore, en disant que vous ferez comme tous les gens qui font fortune ? Je vois, au contraire, qu'ils s'attirent la considération de tout le monde.

M. De St. CLET.

Ah ! Monsieur , vous m'avez perdu !
Quelle affreuse opinion vous avez
donnée de moi !

M. De La SAUSSAYE.

Mais , je ne comprends rien à tout
cela. Je fais pour le mieux ; ma foi ,
accommodez vous , & prenez que je
n'ai rien dit. Voilà les hommes ! J'in-
vente les moyens qui seuls pourroient
réussir pour vous faire accepter , & tout
le monde me querelle : est ce ma faute
à moi ? Que n'êtes-vous plus riche ?

M. De St. CLET.

Comment , vous avez inventé ?...

M. De La SAUSSAYE.

Oui , je fais bien que vous êtes un
honnête homme. Si j'avois eu une fille ,
je vous l'aurois donnée tout de suite ,
parce que nous autres à la campagne ,
nous aimons la vertu avant tout ; mais

les gens du monde préfèrent les richesses, à ce qu'on dit : & voilà pourquoi j'ai cru réussir en disant que vous n'auriez aucun scrupule pour en acquérir.

M. De St. CLET.

O ciel !

M. De La SAUSSAYE.

Je vous dis que je fais bien que cela n'est pas vrai. Je ne peux pas faire autre chose.

M. De St. CLET.

Ah, Monsieur, Madame ! éprouvez-moi, informez-vous ; mes parens vous sont connus, mes principes d'honneur sont inaltérables ; je ne connois point de bonheur sans droiture, sans probité. Je serois indigne de celui où j'aspire, si j'avois pu penser un instant comme on a voulu vous le persuader, & je renonce à tout, si je n'ai pas au moins votre estime. (*A M. de la Sauffaye*).
Monsieur, vous m'en répondrez.

C V

38 VAUT MIEUX UN ENNEMI.

M. De La SAUSSAYE.

Mais, encore une fois, soyez donc sûr...

M. De COURVILLERS.

M. de Saint-Clet...

M. De St. CLET.

Ah ! Monsieur, j'en mourrois de douleur !

M. De COURVILLERS.

Ecoutez-moi. Je vois que M. de la Saussaye a cru qu'on ne pouvoit pas être riche & avoir l'ame honnête.

M. De La SAUSSAYE.

Oui ; c'est cela ; voilà ce que je croyois.

M. De COURVILLERS.

C'est un ami imprudent, pour ne pas dire autre chose.

M. De La SAUSSAYE.

Cela peut être ; mais je n'ai pas de mauvaises intentions du moins.

M. De COURVILLERS, à M. de St. Clet.

L'honnêteté de vos mœurs, la douceur de votre caractère, tout ce que vous pouvez faire penser d'avantageux, nous avoient fait vous choisir pour gendre, & votre fortune nous suffisoit.

M. De St. CLET.

O ciel !

M. De COURVILLERS.

Les propos de Monsieur . . .

M. De St. CLET.

M'ont perdu dans votre esprit ?

M. De COURVILLERS.

Non, Monsieur : je pense toujours de même ; je vous crois toujours le

60 *ÇA VAUT MIEUX UN ENNEMI*

meilleur parti qu'on puisse offrir à ma fille.

M. De St. CLET.

Ah ! Monsieur ! Ah ! Mademoiselle !..

M. De COURVILLERS.

Comment ! se connoissent-ils ?

Mme. De COURVILLERS.

Ils font plus, ils s'aiment.

M. De La SAUSSAYE.

C'est pourtant moi qui a appris cela à Madame.

M. De COURVILLERS.

Ah ! mes enfans , je suis charmé de faire votre bonheur !

M. De La SAUSSAYE.

Je favois bien que je ferois réussir ce mariage-là.

M. De St. CLET, *en souriant.*

Je vous crois bon ami, Monsieur ;
mais je vous prierai de ne vous jamais
mêler de mes affaires.

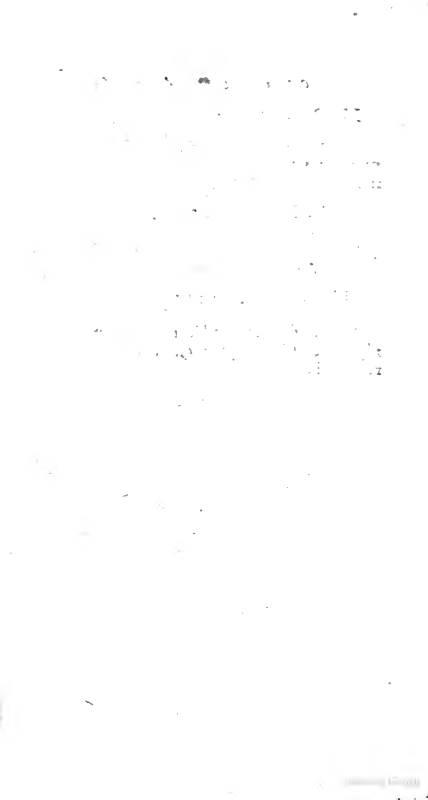
M. De La SAUSSAYE.

Comme vous voudrez ; car cela ne
donne que de l'embarras.

M. De COURVILLERS.

Passons dans mon cabinet, pour tout
régler & hâter le jour qui doit vous
rendre heureux.

F I N.



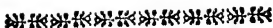
CHARBONNIER.

DOIT ÊTRE MAÎTRE CHEZ LUI ;

OU

L'AMBASSADEUR.

PROVERBE DRAMATIQUE.



A C T E U R S.

LE MARQUIS D'ARVILLE, *Ambassadeur, en habit de voyage galonné, croix de St Louis, ensuite en robe-de-chambre assez belle.*

LA MARQUISE D'ARVILLE, *sa femme, bien mise.*

LE CHEVALIER DE ROSEMONT,
en habit verd galonné en or, uniforme de Choisy.

JULIE, *Femme-de-Chambre de la Marquise d'Arville, en Femme-de-Chambre.*

*La Scene est chez la Marquise d'Arville,
dans son Sallon.*



L'AMBASSADEUR.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

La MARQUISE , Le CHEVALIER.

La MARQUISE.

Entrez donc ici , Chevalier.

Le CHEVALIER.

Me voilà ! me voilà !

La MARQUISE.

Mais dites-moi donc , qu'est-ce que
c'est que toutes ces folies que vous
faites devant une femme-de-chambre

que je n'ai que d'hier , & que je ne suis pas encore déterminée à garder ?

Le CHEVALIER.

Bon ! ne sont-elles pas accoutumées à cela ?

La MARQUISE.

Celle-ci me déplaît.

Le CHEVALIER.

Eh bien ! renvoyez-la.

La MARQUISE.

Oui ; & elle ira dire que vous êtes avec moi d'une familiarité... Voyez à quoi vous m'exposez , à garder une créature qui est d'une maussaderie insoutenable.

Le CHEVALIER.

Mais est-ce qu'on ne renvoie jamais de femmes-de-chambre ?

La MARQUISE.

Je crois que c'est toujours très-mal.

DOIT ÊTRE MAÎTRE, &c. 67

Je n'ai laissé marier Julie , que parce qu'elle vouloit me quitter. Je lui ai même persuadé que Lebrun en étoit amoureux , & il n'y pensoit seulement pas.

Le CHEVALIER, *riant.*

C'est délicieux !

La MARQUISE.

C'est pourtant vous qui en êtes la cause.

Le CHEVALIER.

Vous ne m'en avez jamais parlé. Ce pauvre Lebrun a donc été sacrifié ?

La MARQUISE.

Comment sacrifié ?

Le CHEVALIER.

Oui , Julie n'est rien moins que belle.

La M A R Q U I S E.

Elle l'est assez pour lui. Mais pourquoi allez-vous à Choisy aujourd'hui ?

Le C H E V A L I E R.

Parce que le comte m'a mandé que j'étois sur la liste.

La M A R Q U I S E.

Est-ce que vous l'en aviez chargé ?

Le C H E V A L I E R.

Mais , oui.

La M A R Q U I S E.

A propos de quoi , lui sur-tout qui ne se souvient jamais de rien ? Il est bien étonnant qu'avec ses distractions il y ait songé.

Le C H E V A L I E R.

Mais c'est qu'il est fort mon ami,

La MARQUISE.

Votre ami ? Ne lui faites pas de confiance toujours.

Le CHEVALIER.

Bon ! vous croyez que par distraction...

La MARQUISE.

A propos , que je vous dise donc.

Le CHEVALIER.

Quoi ?

La MARQUISE.

Mon mari qui est las de son ambassade , & qui veut demander à revenir. J'ai peur même qu'il ne veuille être ici pour la promotion ; il s'est avisé de vouloir avoir le cordon bleu.

Le CHEVALIER.

Il faut lui mander qu'on n'en fera pas cette année. A-t-il trente cinq ans ?

La MARQUISE.

Oui , vraiment ; & quand il s'est mis une fois une chose dans la tête, il n'est pas aisé de l'en faire revenir. Il m'a écrit mille choses tendres, il y a quinze jours.

Le CHEVALIER.

Il est peut-être amoureux de vous ;
ce cher Marquis.

La MARQUISE.

Je le croirois assez.

Le CHEVALIER.

C'est inconcevable que je ne l'aie
jamais vu !

La MARQUISE.

Cela n'est pas possible ?

Le CHEVALIER.

Non, d'honneur, (*Il tire sa montre.*).

DOIT ÊTRE MAÎTRE, &c. 74

La MARQUISE.

Est-ce que vous vous en allez ?

Le CHEVALIER.

Oui , il est tard ; je n'ai pas trop de
tems. (*Il veut sortir par une autre
porte que par celle où il est entré*).

La MARQUISE.

Eh bien ! par où allez-vous donc ?

Le CHEVALIER.

Par le jardin ; ma chaise m'attend
sur le rempart.

La MARQUISE.

Il est bien nécessaire d'avoir cet air
de mystère à l'heure qu'il est ! Que
diront mes gens , qui ne vous auront
pas vu sortir ?

Le CHEVALIER.

Cela est vrai.

72 C H A R B O N N I E R

La M A R Q U I S E.

Quel étourdi ! Quand reviendrez-vous ?

Le C H E V A L I E R.

Mercredi ; ne vous l'ai-je pas dit ?

La M A R Q U I S E.

Non , vraiment. Vous m'écrirez :

Le C H E V A L I E R.

Sûrement. (*Il lui baise la main*).
Adieu , belle Marquise.

La M A R Q U I S E.

Vous serez bien aise de trouver la vicomtesse à Choisy.

Le C H E V A L I E R.

Allons , vous êtes folle. Où souperez-vous ce soir ?

La M A R Q U I S E.

Mais ici , toute seule.

SCENE

S C E N E I I.

La MARQUISE, JULIE.

JULIE.

Madame, voilà M. le Marquis qui va arriver.

La MARQUISE.

Quoi, mon mari ?

JULIE.

Oui, Madame ; son valet-de-chambre est ici depuis une heure.

La MARQUISE.

Il falloit donc m'avertir : à quoi m'exposez-vous !

JULIE.

Mais, Madame, je ne viens de le
Tome XIII. D

savoir que tout-à-l'heure. M. le Marquis veut vous surprendre : ne dites pas que je vous l'ai dit.

La MARQUISE.

Voilà une belle imagination !

JULIE.

Je savois bien que cela ne feroit pas plaisir à Madame ; mais j'ai cru bien faire de l'avertir.

La MARQUISE , *à elle-même* :

C'est son projet qui le fait venir apparemment.

JULIE.

Je crois que je l'entends.

La MARQUISE.

C'est lui-même.



S C E N E I I I.

Le MARQUIS , La MARQUISE ,
JULIE.

Le MARQUIS , *embrassant la Mar-*
quise.

Vous ne m'attendiez pas si-tôt , Ma-
dame.

La MARQUISE.

Non , vraiment.

Le MARQUIS.

Vous êtes plus belle que jamais ,
& vous vous portez à merveille.

La MARQUISE.

Ce soir ; j'ai été malade toute la
journée ... Vous êtes engraisé.

D ij

Le MARQUIS.

Trouvez-vous ? Je suis pourtant venu de Strasbourg sans coucher en chemin.

La MARQUISE.

Vous avez dormi dans votre voiture ?

Le MARQUIS.

Ah , oui ! Je suis bien fatigué. Avez-vous quelqu'un à souper ce soir ?

La MARQUISE.

Non ; je comptois aller chez ma mere.

Le MARQUIS.

Je vais envoyer savoir de ses nouvelles , & lui faire dire que vous n'irez pas.

JULIE.

M. le Marquis , voulez-vous que j'y envoie ?

Le MARQUIS.

Non , non. Bonjour , Julie. Madame , voulez-vous bien que je me mette en robe-de-chambre ?

La MARQUISE.

Mais sûrement. J'aime bien cette question !

Le MARQUIS.

Je m'en vais envoyer des lettres que j'ai à faire remettre , & je reviens dans l'instant. (*Il sort*).



S C E N E I V.

La MARQUISE, JULIE.

La MARQUISE.

Eh bien, Mademoiselle ! vous attendez-vous à ce retour-là ?

JULIE.

Non, sûrement, Madame.

La MARQUISE.

C'est son frere l'abbé qui aura négocié tout cela. Il a une ambition insoutenable ! Toute cette famille m'est odieuse.

JULIE.

Madame est bien heureuse que M. le Marquis ne l'emmene pas avec lui dans son ambassade.

La M A R Q U I S E.

Ah ! mon Dieu , que dites-vous là !
Il ne me manqueroit plus que cela.
Mais vraiment , il faut que j'avertisse
le chevalier de ce retour. Dites à vo-
tre mari qu'il faut qu'il aille à Choisy.

J U L I E.

Ce soir ?

La M A R Q U I S E.

Sûrement. Je m'en vais écrire ; je
crains que le chevalier ne fasse quel-
qu'étourderie.

J U L I E.

Madame a bien raison.

La M A R Q U I S E.

Avertissez Lebrun de se tenir prêt.

J U L I E.

Il le fera dans le moment. Voici M.
le Marquis,

D iv.

La M A R Q U I S E.

Allez vite , & revenez ; je vous
donnerai ma lettre.

J U L I E.

Oui , Madame.

S C E N E V.

Le M A R Q U I S , La M A R Q U I S E.

Le M A R Q U I S , *en robe-de-chambre , des
lettres à la main.*

Je viens de dire qu'on ne laisse en-
trer personne.

La M A R Q U I S E

Pendant que vous allez lire vos
lettres...

DOIT ÊTRE MAÎTRE, &c. 81

Le MARQUIS.

Où allez-vous ?

La MARQUISE.

Je vais revenir.

Le MARQUIS.

Mes lettres ne sont pas pressées.

La MARQUISE.

Je ne ferai pas long-tems.

Le MARQUIS.

Je ne veux les lire que demain ;
hors une de l'abbé : rien ne m'inté-
resse dans tout cela.

La MARQUISE.

Lisez, lisez. (*Elle entre dans un
cabinet*).



D. v

S C E N E V I.

Le MARQUIS, Le CHEVALIER.

Le MARQUIS, *lisant, assis.*

Bon ! le roi est à Choisy. Je ne le verrai donc que mercredi. Si j'avois su cela...

Le CHEVALIER, *entrant par la porte par où il vouloit sortir.*

Vous aviez raison, Marquis, le comte s'est trompé, je viens de le rencontrer. Ah !...

Le MARQUIS, *se levant.*

Monsieur, vous croyez parler à une autre personne.

Le CHEVALIER.

Monsieur, je vous avouerai que je

suis fort surpris de vous trouver ici,
& en robe-de-chambre encore.

Le MARQUIS.

Je le suis davantage moi, du ton
sur lequel il me paroît que vous y
êtes.

Le CHEVALIER.

Je vois que je suis sacrifié, & que
pendant mon absence on ne perd pas
un instant. On a bien raison de dire
qu'il faut s'attendre à tout avec les
femmes. Notre sort est à peu près égal,
& à vous dire vrai, je ne me le
persuadois pas.

Le MARQUIS.

Monfieur, vous m'apprenez des
choses qui ne me font point agréables.

Le CHEVALIER.

Et croyez-vous, Monfieur, qu'il me
soit plus agréable de vous trouver ici,
& en robe-de-chambre?

D vj

Le MARQUIS.

Je crois en avoir le droit.

Le CHEVALIER.

C'est ce qu'il faudra voir. Peut-on être plus cruellement trompé !

Le MARQUIS.

Monsieur, ces plaintes-là me déplaisent très-fort, je vous en avertis.

Le CHEVALIER.

Eh bien ! Monsieur, allez-vous-en ; vous ne les entendrez pas.

Le MARQUIS.

Vous ne me connoissez pas apparemment ?

Le CHEVALIER.

Non, Monsieur, & je suis très-fâché de voir que ce soit à vous qu'on

DOIT ÊTRE MAÎTRE, &c. 85

me sacrifie ; mais vous n'en jouirez pas long-tems , je vous le promets.

Le MARQUIS.

Monsieur, ce ton-là ne me convient point du tout.

Le CHEVALIER.

J'en suis fâché. Sortez , vous dis-je.

Le MARQUIS.

Il est singulier que vous croyiez devoir me chasser d'ici.

Le CHEVALIER.

Vous le prendrez comme il vous plaira. Si vous étiez de mes amis , je prendrois peut-être un autre ton ; mais avec un inconnu...

Le MARQUIS.

Un inconnu ?

Le C H E V A L I E R.

Sûrement. Je ne vous ai jamais vu
nulle part, & vous ne devriez pas
vous faire presser davantage de sortir.

Le M A R Q U I S.

C'est à moi de vous en prier : ap-
prenez que je suis le maître ici.

Le C H E V A L I E R.

Vous ?

Le M A R Q U I S.

Oui, Monsieur.

Le C H E V A L I E R.

Pas tant que j'y ferai.

Le M A R Q U I S.

Monsieur, je vous dis que je suis
le maître encore une fois.

Le C H E V A L I E R.

Habillez-vous, & nous verrons.

SCÈNE VII & dernière.

Le MARQUIS, La MARQUISE,
Le CHEVALIER, JULIE.

La MARQUISE.

Qu'est-ce que vous avez donc,
Monsieur ? Ah ciel ! (*Elle tombe
dans un fauteuil*).

Le MARQUIS.

Vous voyez, Madame, qu'après
m'avoir outragé, on veut encore me
faire sortir de chez moi.

Le CHEVALIER, *confondu*.

De chez vous ?

Le MARQUIS.

Oui, Monsieur, vous n'avez pas
voulu l'entendre.

JULIE.

C'est M. le Marquis.

Le CHEVALIER.

Monsieur, je vous croyois à votre ambassade. Madame, je vous demande bien pardon : je suis désespéré ! (*Il sort*).

Le MARQUIS.

Madame, je ne ferai point de bruit ; mais que ce soit une chose dite, ne le revoyez plus.

La MARQUISE.

Vous allez peut-être croire, Monsieur...

Le MARQUIS.

Je ne veux point d'explication, & je ne vous en parlerai jamais (*Il sort*).

La MARQUISE.

Quelle imprudence ! Le chevalier m'a perdue. (*Elle s'en va*).

F I N.

LES HONNEURS
CHANGENT LES MŒURS,
O U
LE BON PAPA.
PROVERBE DRAMATIQUE.



A C T E U R S.

Mme. MONVAL.

Le Pere THOMAS, *Vieillard, Pere
de Mme. Monval.*

LUCETTE, } *Enfans de Mme.*
Le Petit MONVAL, } *Monval, âgés
de 6 à 8 ans.*

COLETTE, } *Gouvernantes des En-*
ALISON, } *fans de Mme. Monval.*

BOUGUIGNON, *Laquais du voisi-*
nage.

La Scene est chez Mme. Monval.



LE BON PAPA.

PROVERBE DRAMATIQUE.

*Le Théâtre représente un Sallon à manger ;
l'action se passe sur les sept heures du soir.*

SCENE PREMIERE.

COLETTE, LUCETTE, Le PETIT
MONVAL, BOURGUIGNON.

*Les enfans sont au fond du Théâtre
autour d'une petite table, & achevent
leur soupé ; Colette est debout auprès
d'eux.*

BOURGUIGNON *entre doucement sur la
pointe du pied, & surprend Colette.*

Bon soir, Colette !

COLETTE.

Comment ! c'est toi ? Mais voyez cet étourdi , si Madame alloit paroître,

BOURGUIGNON.

Est-ce qu'elle n'est pas partie ?

COLETTE.

Eh mais ! vraiment non. Elle s'y dispose pourtant , car elle est à sa toilette.

BOURGUIGNON.

Crois-tu qu'elle y soit long-tems ?

COLETTE.

Oh ! ce n'est pas un petit ouvrage que la toilette de Mine. Monval ; cependant je crois qu'elle va sortir à l'instant. Va-t-en , qu'elle ne te rencontre pas ici , car tout seroit perdu.

BOURGUIGNON.

Je venois te dire que l'on t'attend. Tout notre monde est arrivé.

COLETTE.

Que veux-tu ? Je ne peux pas y aller qu'elle ne soit partie.

BOURGUIGNON.

Peste soit de ta maîtresse & de sa toilette ! Sa bonne femme de mère n'y faisoit pas tant de façons.

COLETTE.

Oh ! mon Dieu ! ne m'en parle donc pas. La pauvre femme ! Dieu veuille avoir son ame ; mais elle nous pesoit furieusement sur les épaules.

BOURGUIGNON.

Elle étoit donc un peu difficile ?

COLETTE.

Bon ; n'auroit-elle pas voulu nous faire mener la vie qu'elle menoit dans son village.

BOURGUIGNON, *riant*.

Ah ! ah ! ah ! ah ! Et cela n'étoit gueres du goût de Mme. Monval , n'est-ce pas ?

COLETTE.

Je t'en réponds. (*Le poussant dehors*). Va-t-en donc , je crains qu'on ne nous surprenne.

BOURGUIGNON, *revenant*.

Et le bon papa Thomas ; qu'en faites-vous ?

COLETTE.

Mais nous ne serions pas fâchés qu'il lui prît envie de suivre sa chere épouse.

BOURGUIGNON.

Il est pourtant assez bon diable.

COLETTE.

Oui , mais c'est qu'il vous a des manieres si gothiques , un air si villageois,

BOURGUIGNON.

Il est vrai qu'il est bon homme dans toute la signification du terme. (*Les enfans pendant ce tems causent & rient en regardant Colette & Bourguignon*).

COLETTE, jettant sur eux un regard courroucé.

Est-ce fini ?

Le Petit MONVAL

Oui, ma bonne.

COLETTE.

Allons, qu'on se leve, & qu'on dise ses graces.

Le Petit MONVAL

Oui, ma bonne. (*Il se leve ainsi que sa sœur*).

BOURGUIGNON.

Tu fais donc ici la mere de famille.

COLETTE.

Il le faut bien.

BOURGUIGNON

Tu ne ferois pas la première qui auroit joué ce rôle avant que d'être mariée.

COLETTE.

Le fou ! (*On entend du bruit*).
Sauve-toi vite, j'entends ma maîtresse.

BOURGUIGNON, *en sortant.*]

Je t'attends au moins.

COLETTE.

Oui, oui.



SCENE

SCENE II.

Les Précédens, Le Pere THOMAS.

COLETTE (*à part*).

C'est le pere Thomas La peste soit
de l'homme ! (*Elle s'occupe pendant
cette scene à débarrasser la table*).

LUCETTE & Le Petit MONVAL *sau-
tent au cou du pere Thomas.*

Bon-jour, mon bon papa Thomas.

Le Pere THOMAS.

Bon soir, mes enfans, bon soir (*Il
s'assied, & les prend l'un après l'autre
sur ses genoux*). Eh bien ! comment
va la joie, nous amusons-nous bien ?
Montre-moi donc ta poupée, Lucette ;
il y a long-tems que je ne l'ai vue,

98 LES HONNEURS

LUCETTE *baïsse les yeux d'un air triste.*

Je ne l'ai plus, mon bon papa.

Le Pere THOMAS.

Tu ne l'as plus, ma bonne amie ;
& qui est-ce qui te l'a prise ? (*Lucette
fait des signes en montrant Colette*). On
vous fait donc toujours des chagrins,
mes pauvres enfans. (*A Lucette*).
Laisse faire, va, demain je t'en ache-
terai une autre.

LUCETTE, *l'embrassant.*

Grand merci, mon bon papa.

Le Petit MONVAL.

Et moi, mon bon papa, on m'a
fait aussi du chagrin. Oui.

Le Pere THOMAS.

Comment donc, mon cher enfant ?

Le Petit MONVAL, *montrant aussi
Colette.*

On a jetté dans le puits ma toupie
& mon arbalète.

Le Pere THOMAS.

Oh ! cela est bien méchant.

COLETTE, *quittant brusquement son ouvrage.*

Allons , il y a long-tems que vous avez soupé , il faut se coucher , partons.

Le Pere THOMAS.

Laissez-les moi ce soir , Mlle. Colette ; je n'ai de plaisir qu'avec ces chers enfans.

COLETTE, *d'un ton d'humeur*

Oui, pour les gâter : non , Monsieur, je ne peux pas , ma maîtresse m'a recommandé expressément de les envoyer coucher aussi-tôt après leur soupé.

Le Pere THOMAS.

Dites - lui que je vous ai priée de me les laisser.

E ij

COLETTE.

Dieu m'en garde. J'y ferois bien
reçue.

SCENE III.

Mme. MONVAL, *les Précédents*

Mme. MONVAL *entre sans regarder
personne, elle est extrêmement parée.*

Mademoiselle Colette.

COLETTE.

Madame.

Mme. MONVAL.

Mon mantelet.

COLETTE.

Le voilà, Madame.

Mme. MONVAL.

Je vous avois dit de me débarrasser
de ces enfans.

COLETTE.

Madame ; c'est M. Thomas qui veut
les retenir.

Le Pere THOMAS.

Je serois charmé qu'on me les laissât
pour ce soir.

Mme. MONVAL.

Cela ne se peut pas, mon pere !
Vous ne feriez pas mal vous-même
d'aller vous coucher. A votre âge, on
a besoin de repos ; d'ailleurs, il vien-
dra peut-être ici du monde, & vous
n'êtes pas en état de paroître. Mlle.
Colette, conduisez mon pere dans sa
chambre.

Le Pere THOMAS.

Mais...

E üj

Mme. MONVAL.

Mlle. Colette, entendez-vous ce que je vous dis ?

COLETTE.

Oui, Madame. (*Au pere Thomas ; en le prenant par le bras*). Allons, Monsieur.

Le Pere THOMAS.

J'irai bien seul. (*Il sort ainsi que Mme, Monval, mais du côté opposé*).



SCENE IV.

COLETTE, LUCETTE, Le Petit
MONVAL.

COLETTE.

Lucette, vous êtes la plus âgée ;
vous devez être la plus raisonnable ;
ayez soin d'aller vous coucher tout de
suite ainsi que votre frere.

LUCETTE.

Oui, ma bonne.

COLETTE.

Que je ne vous voye plus jouer
comme vous faites avec votre bon papa ;
il vous gâte, & puis c'est tout.

LUCETTE.

Oui, ma bonne.

(*Colette sort.*)
E iv.

S C E N E V.

LUCETTE , Le petit MONVAL.

LUCETTE.

Alions , Monval ; il faut aller nous
coucher.

Le Petit MONVAL.

Bon ; aller nous coucher ! Et qu'est-
ce que nous ferons dans nos lits jus-
qu'à demain neuf heures ?

LUCETTE.

Dame , que veux-tu ? Si maman
revenoit , & si elle nous trouvoit de-
bout , nous ferions fouettés jusqu'au
sang.

Le Petit MONVAL.

Oh ! nous pouvons rester encore
quelque tems ; elle ne reviendra pas
de si tôt.

LUCETTE.

Eh bien ! qu'est-ce que nous ferons ?

Le Petit MONVAL.

Si mon bon papa étoit ici nous nous amuserions bien ; il fait tout plein de petits jeux. Va voir s'il dort, Lucette.

LUCETTE.

Vas-y toi.

Le Petit MONVAL, *allant doucement :
jusqu'à la porte.*

J'entends du bruit. (*Avec joie*).
Ah ! c'est mon bon papa.



FIN

S C E N E VI.

Les Précédens, Le Pere THOMAS.

Le Pere THOMAS.

Eh bien ! mes enfans, vous n'avez donc pas envie de dormir ?

Le Petit MONVAL.

Ma fi, non, mon bon papa.

Le Pere THOMAS.

Où est donc Mlle. Colette ; est-ce qu'elle est sortie ?

LUCETTE, *d'un petit air mystérieux* :

Chut, elle est allée avec son galant

Le Pere THOMAS.

Comment, petite commere, est-ce que tu fais ce que c'est qu'un galant ?

LUCETTE.

Ah qu'oui ! On croit que je ne suis qu'un enfant ; on dit devant moi bien des choses qu'on s'imagine que je n'entends pas ; mais que j'entends bien, allez. Tenez , à propos de Mlle. Colette , maman la regarde comme une dévote , une sainte ; mais si elle savoit tout ce que lui dit le grand laquais de M. le président, & ce qu'elle y répond , elle la mettroit bien vite à la porte.

Le Pere THOMAS.

La petite peste ! Vous voulez jouer , mes pauvres enfans , n'est-ce pas ? Je vois cela d'ici. Allons , je suis des vôtres , je m'en vais mettre au jeu pour tous ; mais je vous avertis que je ne prétends rien au gain.

Le Petit MONVAL, *embrassant le pere Thomas.*

Vous êtes bien bon , mon bon papa ;
je vous aime de tout mon cœur.

E vj

LUCETTE.

Et moi aussi, je vous assure.

Le Pere THOMAS, *les embrassant tous deux.*

C'est bien, mes enfans, je vous proteste que je vous aime bien aussi. C'est à l'oye que nous allons jouer; ce jeu-là est innocent; plût à Dieu que vous n'en connussiez jamais d'autres!

LUCETTE.

Oh! mon bon papa, tout ce qui vous fait plaisir, nous en fait aussi à nous. (*Elle étend le jeu d'oye sur la table; ils se placent tous autour.*)

Le Pere THOMAS.

Tu m'aimes donc bien, Lucette? —
Allons, vos marques.

LUCETTE.

Si je vous aime, mon bon papa!

Oh ! tant, tant... Cela ne se peut pas dire. — Moi, je prends mon dez.

Le Petit MONVAL, *d'un air chagrin*.

Et moi donc, mon bon papa, dame, c'est que je vous aime autant que ma sœur, oui.

Le Pere THOMAS, *attendri*.

Les charmans enfans ! Ah ! peres, meres qui ne vous trouvez bien que loin de votre famille, vous ne connoissez pas les vrais plaisirs ! Conservez toujours ces sentimens-là, mes enfans, aimez bien vos pere & mere.

(*Pendant ce tems le jeu continue*).

Le Petit MONVAL.

Pour maman, je l'aime bien aussi ; mais c'est d'une autre espece d'amitié.
— Huit.

LUCETTE.

Te voilà au puits. Reste tranquille à cette heure.

Le Petit MONVAL.

Tant mieux. Je causerai plus à mon aise.

Le Pere THOMAS.

Et quelle est donc cette espece d'amitié que tu as pour ta maman, Monval,

Le Petit MONVAL.

Dame, tenez, je ne peux pas dire cela, moi ; j'aime maman, parce qu'il faut l'aimer ; quand je la vois fâchée, je le suis aussi ; parce qu'elle me gronde & me bat plus fort qu'à l'ordinaire.

LUCETTE.

Mon bon papa, c'est à vous à jouer.

Le Pere THOMAS.

Cela est vrai ; c'est que j'écoute avec plaisir ton frere.



S C E N E VII.

Mme. MONVAL, ALISON, *les*
Précédens.

Mme. MONVAL.

Je n'ai pas mal fait de revenir sur mes pas. Pourquoi n'êtes-vous donc pas couchée, Mademoiselle, ainsi que votre frere ?

LUCETTE.

Maman, nous attendions Mademoiselle Colette.

Mme. MONVAL.

Mademoiselle Colette est un mauvais sujet qui ne remettra jamais les pieds dans ma maison. (*Montrant Alison*). Voici celle qui la remplace. (*A Alison*). Vous entendez pourquoi je chasse Colette, faites-en votre profit,

ACTE II LES HONNEURS

ALISON.

Madame n'aura pas à se plaindre de moi.

Mme. MONVAL.

Tant mieux. Conduisez ces enfans dans leur chambre, & ne les quittez point qu'ils ne soient au lit.

ALISON.

Cela suffit, Madame. (*Elle sort avec les deux enfans*).

SCENE VIII.

Mme. MONVAL, Le Pere
THOMAS.

Mme. MONVAL.

Mon pere, je vous ai dit que j'attendois ce soir du monde; en conséquence je vous avois prié d'aller vous coucher.

Le Pere THOMAS.

Vous attendez du monde ; puis-je vous faire déshonneur ?

Mme. MONVAL.

Vous prenez la chose de travers ; mais cela est pardonnable à un homme de votre âge. On pourroit vous dire , sans que vous dussiez vous en fâcher , que vous n'êtes pas en état de paroître devant un certain monde , cependant on ne le fait point ; on ne s'occupe que de votre santé ?

Le Pere THOMAS.

Ma fille , vos façons d'agir sont bien indignes ! Dieu vous en punira. L'éloignement que vous avez pour vos enfans , & celui qu'ils ne manqueront pas d'avoir pour vous , vous préparent un jour bien des peines. Dieu veuille qu'elles ne soient pas plus grandes que les miennes. Ah ! ma fille ! au village , tu pensois bien autrement.

F I N.

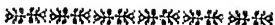


BON CHIEN CHASSE DE RACE,

O U

LA BOURSE DE LOUIS,

PROVERBE DRAMATIQUE.



A C T E U R S.

LE MARQUIS DE ROSEMONT:

Le Petit MARQUIS, *son fils.*

Le GOUVERNEUR *du petit Marquis.*

RUSTAUT, *Jardinier du Marquis.*

JEANNOT, *fils de Rustaut.*

*La Scene est à la Campagne dans le
Château du Marquis.*



L A

BOURSE DE LOUIS.

PROVERBE DRAMATIQUE.

Le Théâtre représente un Cabinet de verdure, où aboutissent plusieurs allées de charmille ; sur le devant est un banc de gazon. Au fond dans l'éloignement on apperçoit le château du Marquis.

SCENE PREMIERE.

Le GOUVERNEUR, Le Petit
MARQUIS.

Le GOUVERNEUR *entre le premier sur la Scene : le petit Marquis le suit d'un air rêveur.*

Arrêtons-nous un peu, Monsieur le

Marquis, nous avons fait une promenade un peu longue.

Le Petit MARQUIS.

Comme il vous plaira.

Le GOUVERNEUR.

Vous avez l'air bien rêveur.

Le Petit MARQUIS.

Où, ce que vous m'avez dit me fait de la peine ; mais cela est-il bien vrai ?

Le GOUVERNEUR.

N'en doutez pas.

Le Petit MARQUIS.

Quoi, tous ces gens que vous m'avez fait voir, travaillent du matin au soir, pour se procurer ce vilain pain noir qui est si mauvais ; & ils ne mangent que de cela à tous leurs repas.

Le GOUVERNEUR.

Rien n'est plus vrai, M. le Marquis. Que diriez-vous donc si je vous apprenois qu'il en est beaucoup qui n'en mangent pas à leur suffisance.

Le Petit MARQUIS, *d'un air mécontent.*

Allons donc , cela ne se peut pas.

Le GOUVERNEUR.

Je ne vous en impose pas , mon cher Marquis , ils gagnent ce pain noir qui vous répugne tant , par le travail le plus obstiné , & s'ils cessioient un seul instant de travailler , ils seroient obligés de s'en passer.

Le Petit MARQUIS.

Mais , Monsieur , quelquefois je travaille , d'autres fois , vous me laissez prendre de la récréation , & je trouve mon soupé prêt ces jours que je me divertis tout aussi bien que les jours que vous me donnez de l'occupation.

Le GOUVERNEUR.

Il est vrai , mais vous êtes riche ; vous , Monsieur le Marquis , vous

120 *BON CHIEN*

avez du bien ; ainsi vous n'avez pas besoin de travailler pour vivre.

Le Petit MARQUIS.

Mais, est-ce qu'ils n'ont point de bien ces gens-là ?

Le GOUVERNEUR.

La plupart n'en ont point ; les autres en ont si peu, que cela ne suffit pas pour les faire vivre.

Le Petit MARQUIS.

Voilà qui est bien chagrinant ! Mais, Monsieur, comment cela se peut-il ? Ils sont si gais. Je n'en rencontre point qui ne rient ou qui ne chantent même en travaillant ; il faut bien que cela leur fasse plaisir.

Le GOUVERNEUR.

Non, pas autrement ; ils sont accoutumés à leurs maux.

Le

Le Petit MARQUIS.

Hum, je sens pourtant bien que quand j'ai du chagrin, je ne puis ni chanter ni rire.

Le GOUVERNEUR.

Ce que je vous dis est pourtant très-vrai ; mais voyons notre Géographie. (*Il cherche dans ses poches*). Ouais, je ne la trouve point ; je l'aurai laissée dans ma chambre. Je reviens à l'instant.

(*Il sort*).

SCENE II.

Le Petit MARQUIS, *seul*.

Pardi, ce que m'a dit M. le Gouverneur m'inquiète ; comment se peut-il que l'on soit si gai, tandis qu'on a tant de sujet d'être triste ?

(*Il rêve*).

Tome XIII,

F

[S C E N E I I I .

Le Petit MARQUIS, JEANNOT.

Jeannot entre sur la Scène tout en sautant & en chantant , s'arrête tout court , lorsqu'il apperçoit le jeune Marquis.

Le Petit MARQUIS.

Bon jour, Jeannot ; eh bien ! tu t'enfuis ?

JEANNOT, *reculant.*

Oh non ! Monfieu le Marquis ; c'est que je ne vous favions pas là.

Le Petit MARQUIS, *à Jeannot qui s'en va.*

Où vas-tu donc ? Est-ce que je te fais peur ?

JEANNOT.

Oh ! non , Monsieur le Marquis , c'est que je m'en retourne tant seulement auprès de mon pere.

Le Petit MARQUIS.

Attends un instant. Reste ici. Affieds-toi auprès de moi.

JEANNOT, *faisant des révérences.*

Oh ! Monsieur le Marquis...

Le Petit MARQUIS.

Allons , affieds-toi donc.

JEANNOT, *faisant toujours des révérences & se cachant avec son chapeau.*

Monsieur le Marquis... je savons que... je ne sommes pas daines...

Le Petit MARQUIS.

Allons , affieds-toi , quand je te le dis. (*Jeannot s'affied*). Bon. Approche-toi , encore , encore ; causons ensemble maintenant.

F ij

J E A N N O T, *honteux & décontenancé.*

Dame, Monsieu le Marquis, c'est que vous le voulais comme ça au moins.

Le Petit M A R Q U I S.

Oh ça ! Jeannot ; dis-moi un peu, tu n'es pas riche, n'est-ce pas ?

J E A N N O T, *d'un air triste & plaintif.*

Oh ! bien du contraire, Monsieu le Marquis ; je sommes si pauvres, si pauvres... que ce n'est rian que de le dire.

Le Petit M A R Q U I S.

Vous êtes donc bien pauvres.

J E A N N O T.

Pour ça oui, Monsieu le Marquis ; je travaillons pour avoir du pain, & quand je ne pouvons pas travailler, je sommes bian à plaindre. L'y a six mois que mon pere avoit la fievre bian

fort. Pendant deux jours, il se trouvoit si foible, si dibile, qu'il ne pouvoit pas travailler. Je n'avions que deux livres de pain cheux nous; je les partagîmes de façon que je ne faisons qu'eun repas, & je pleurions tous, je pleurions que c'étoit une pitié; car si j'avions perdu not' pauvr' pere, je ferions morts de faim.

Le Petit MARQUIS.

Mais, voilà qui est affreux, & comment peux-tu être si gai? Pour moi, je crois que si j'étois à ta place, je mourrois de chagrin.

JEANNOT.

Ma fi, Monfieu le Marquis, que voulais-vous, je sommes faits à ça nous autres.

Le Petit MARQUIS.

Mais ne ferois-tu pas plus content, si tu devenois plus riche?

F. iij

J E A N N O T.

Si je serions content , dame , je vous en réponds. Mais vous me gauffais, Monfieu le Marquis.

Le Petit M A R Q U I S.

Non , mon ami Jeannot , je t'aime bien , je ne veux pas que tu aies du chagrin davantage Dis-moi , comment tu ferois content , si je te faisois riche ; je fuis bien aise de favoir cela.

J E A N N O T , *avec joie.*

Je serions content , comme ... Tenais , je ne pouvons pas dire ça ; mais je ne nous sentirions pas d'aise.

Le Petit M A R Q U I S.

Eh bien ! mon ami Jeannot , tiens , prends cette bourse , il y a dix louis que j'ai amassés de mes épargnes. Mon papa , à qui je les montrois ce matin , me disoit comme ça : oh ! te voilà bien

riche ; & tu feras riche à ton tour ,
mon pauvre Jeannot.

JEANNOT *ouvre de grands yeux ,
considere la bourse & n'ose y toucher.*

Ça est-il possible !

Le Petit MARQUIS.

Oui , Jeannot , oui , mon ami , je
t'en fais présent. Cet argent-là m'appar-
tient ; j'aime mieux te le donner ,
que de m'acheter des bijoux dont je
ne me soucie plus un instant après.

JEANNOT *prend la bourse en tressail-
lant de joie.*

C'est donc tout de bon , Monsieur
le Marquis.

Le Petit MARQUIS.

Oui , tout de bon.

JEANNOT.

Vot' papa ne grondera-t-il pas ?

F iv

Le petit M A R Q U I S.

Ne crains rien.

J E A N N O T, *transporté.*

Je ne fais où j'en suis ; je n'en reviens pas. Il faut que j'aille montrer ça à mon pere. (*Il se leve précipitamment & sort en courant sans remercier le petit Marquis*).

S C E N E I V.

Le Petit M A R Q U I S, *seul.*

L Le pauvre garçon, comme il est content ! j'en pleure de joie. Il y a bien du plaisir à faire des heureux... Je n'ai pas besoin de cet argent ; cela ne m'empêchera pas de vivre... J'aurais pu, il est vrai, m'acheter cette belle épée dont j'ai tant d'envie ; mais... basta, je peux me contenter de la mienne. Et puis je m'en passerai plus

aisément que Jeannot ne se passera de pain, quand il sera malade.

SCENE V.

Le Petit MARQUIS, Le GOUVERNEUR.

Le GOUVERNEUR, *tenant un gros livre, une carte Géographique & des globes.*

Eh bien ! M. le Marquis, vous voilà encore dans la rêverie : vous songez toujours aux malheurs des pauvres ? vous faites bien ; les grands ne sauroient trop s'en occuper.

Le Petit MARQUIS.

Mais, Monsieur, ne feroit-on pas mieux de les rendre riches tout d'un

coup, que de les plaindre ainsi, sans les empêcher d'être malheureux ?

Le G O U V E R N E U R.

Vous pensez bien, Monsieur ; & ce que vous venez de dire découvre une belle ame ; cependant, il ne faudroit pas prodiguer inconsidérément les richesses ; il est nécessaire qu'il y ait des pauvres & des riches ; les uns travaillent, les autres paient. Mais ce n'est pas le tems ici de disserter là-dessus, il faut attendre que quelques années de plus vous aient donné de l'expérience. Revenons à votre leçon de Géographie.



S C E N E VI.

Le MARQUIS De ROSEMONT;
les Précédens.

Le MARQUIS *entre sur la Scène
en se promenant, un livre à la main.*

Ah ! ah ! Messieurs , je ne vous
souponnois pas si près.

Le GOUVERNEUR.

La journée est belle , Monsieur ; j'ai
préféré de donner ici leçon à M. le
Marquis.

Le MARQUIS.

C'est très-bien fait. Vous avez un
élève , Monsieur , qui est fort écono-
me , il m'a montré ce matin dix louis
au moins qu'il a en bourse. Mon fils ,
je suis charmé de voir cet argent en-
tre vos mains , l'emploi que vous en
ferez me développera votre cœur.

F vj

*Le GOUVERNEUR, au petit
Marquis.*

Vous ne m'aviez rien dit de cela ;
Monsieur.

Le MARQUIS.

Rien n'est plus vrai, Monsieur. Al-
lons, mon fils, montrez votre bourse
à M. votre Gouverneur ; je ne doute
pas que vous ne le fassiez confidant de
votre bonne fortune , & que vous ne
le consultiez sur ce à quoi vous la
destinez.

Le Petit MARQUIS, embarrassé.

Il est vrai, mon papa, que je n'en
ai dit rien à Monsieur... Mais...



SCENE VII.

Les Précédens, RUSTAUT;
JEANNOT.

*On entend crier de loin Rustaut &
Jeannot.*

Le MARQUIS.

Qu'est-ce que j'entends ?

Le GOUVERNEUR.

C'est la voix de votre jardinier ; je
crois qu'il querelle son fils.

RUSTAUT, *sans paroître.*

Ah malheureux ! Ah vaurian ! Indai-
gne enfant.

JEANNOT, *pleurant & criant.*

Mais , mon pere. Accoutez-moi ;

R U S T A U T, *avec de grands cris ;
toujours sans paroître.*

Tais-toi. T'es eun misérable , eun infâme , eun ... Ahi , je n'en puis plus. Vians , vians auprès de Monseigneur. (*En disant ces derniers mots , il entre sur la scène en tenant son fils au collet , & se jette aux pieds du Marquis*). Ah ! Monseigneur , je reclaims vot' miséricorde.

Le M A R Q U I S.

Qu'est-ce donc que tout cela veut dire ?

R U S T A U T.

Prenais-moi en pitié , Monseigneur ; je fis eun homme perdu ; & si flâpé pendant je ne méritions pas nor' malheur.

Le M A R Q U I S.

Comment.

R U S T A U T, *essoufflé.*

Monseigneur ... faites-moi justice de

ce scélérat... V'là vot' argent que je
je vous rapportons... j'ons tretous
été si honnêtes gens dans not' famille...
(*Apostrophant son fils*). Ah malheu-
reux ! je voudrions t'avoir étranglé de
mes mains le jour que tu vins au
monde.

Le MARQUIS.

Calmez-vous , Rustaut , remettez-
vous ; & expliquez-moi ce que cela
veut dire.

RUSTAUT, *avec un sang-froid
contraint.*

Oh ! oui , Monseigneur , oui ; me
v'là dans mon tranquille. Tant y a...
Monseigneur , que v'là vot' argent
que ce scélérat... ce misérable...
m'n'enfant pourtant... j'en ons assez
de chagrin... Ouf , je ne pouvons
parler.

JEANNOT, *au petit Marquis, en
pleurant de toutes ses forces.*

Monfieu le Marquis , vous m'avez
fait-là un vilain tour.

Le M A R Q U I S , *à son fils.*

Mon fils , est-ce que vous savez ce que cela signifie ?

Le Petit M A R Q U I S , *pleurant.*

Embrassez-moi , mon papa ; j'avois bien dessein de vous le dire ; pardonnez-moi de ne vous l'avoir pas dit.

Le M A R Q U I S .

Quoi donc ?

Le Petit M A R Q U I S .

C'est que je parlois avec Monsieur (*en montrant son Gouverneur*) des gens pauvres ; il me contoit comme ils étoient à plaindre , qu'ils n'avoient pas de pain , qu'ils mouroient de faim.

Le M A R Q U I S .

Eh bien ?

Le Petit M A R Q U I S .

Eh bien ! mon papa , tout cela me

fait de la peine. J'ai appris de Jeannot, qu'il étoit pauvre, qu'il avoit manqué de pain ; & , pour empêcher qu'il n'en manque encore, je lui ai donné cette bourse que vous savez, pour le rendre tout d'un coup riche.

JEANNOT, *à son pere.*

Vous entendais, mon pere, il me l'a donnée.

RUSTAUT, *avec colere.*

Quoi, misérable ! d'eun enfant ! une somme comme ça.

Le MARQUIS.

Paix, Rustaut. Votre fils n'a point fait de bassesse, ce que mon fils lui a donné, j'entends qu'il le garde. Je vous en fais dépositaire, & je veux que cet argent soit employé utilement pour lui. Allez, ne maltraitez point ce garçon qui me paroît avoir des sentimens qui ne vous feront pas de déshonneur. (*Rustaut veut s'ap-*

procher du Marquis pour le remercier).
Point de remerciemens, mon ami ; vous
êtes un honnête homme , & je veux
vous prouver , par mes bienfaits ,
combien je fais de cas de la probité.
Retournez à votre ouvrage. (*Rustaut*
se retire ; il veut de tems en tems ex-
primer sa reconnoissance ; le Marquis lui
fait signe de la main , de se taire & de
s'en aller.

S C E N E VIII.

Le MARQUIS, Le GOU-
VERNEUR, Le Petit MAR-
QUIS.

Le MARQUIS

L'air devient un peu froid ; retour-
nons au château. Allez devant, mon
fils.

(*Le petit Marquis sort*).

S C E N E IX.

Le MARQUIS, Le GOUVERNEUR.

Le GOUVERNEUR.

Monsieur, ce trait de Monsieur votre fils me ravit l'ame; il se montre digne de son pere, & il est bien agréable d'avoir à cultiver un naturel aussi bien disposé.

Le MARQUIS.

Je suis enchanté, Monsieur. Qu'il est doux d'être pere d'un enfant heureusement né!

F I N.



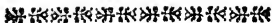
C'EST COMME L'ANGUILLE

DE MELUN,

OU

LA ROBE DE CHAMBRE.

PROVERBE DRAMATIQUE.



A C T E U R S.

M. LEROND, veuf ; *habit & veste brune à boutons d'or, perruque en bonnet.*

M. DE ST. MAUR ; *habit & veste à boutons d'or, coûteau de chasse, perruque blonde à la brigadiere, canne & chapeau.*

Mlle. DE L'ÉPINE, *nièce de M. de St. Maur ; en robe rayée, manteau de gaze noire, bonnet en papillon.*

DAME FRANÇOISE, *Gouvernante de M. Lerond ; robe d'indienne brune, grand bonnet & tablier de cuisine.*

La Scene est à Vitri, près Paris, chez M. Lerond.



L A

ROBE DE CHAMBRE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

M. LEROND, M. De St. MAUR.

M. De St. MAUR, *en entrant.*

Voilà le fallon, apparemment ?

M. LEROND.

Oui ; n'est-il pas bien ?

M. De St. MAUR.

Fort bien , fort bien.

M. LEROND.

J'ai là ma chambre à coucher de plain-pied au jardin, un cabinet, & tout ce qu'il me faut. Cela est un peu petit : mais je me tiens ici toute la journée ; & à la campagne...

M. De St. MAUR.

Votre maison est fort jolie, je vous assure.

M. LEROND.

Nous avons dans ce village une assez bonne compagnie, & j'y passe six mois de l'année. J'ai sept petits appartemens à donner, qui ne font pas mal ; voulez-vous les voir ?

M. De St. MAUR.

Non, je n'ai pas le tems.

M. LEROND.

Pour un homme veuf il n'en faut pas davantage ; n'est-ce pas ?

M.

M. De St. MAUR.

Il y a bien des gens qui voudroient en avoir la moitié.

M. LEROND.

Vous devriez venir passer comme cela quelque tems avec moi, & amener Mlle. votre niece.

M. De St. MAUR.

C'est ce que je viens vous proposer.

M. LEROND.

Tout de bon ? Voilà qui est agir en ami. Et quand viendrez-vous ?

M. De St. MAUR.

Aujourd'hui.

M. LEROND.

Vous badinez.

M. De St. MAUR.

Non, vraiment ; nous sommes ve-

Tome XIII.

G

146 *C'EST COMME L'ANGUILLE*

nus dîner chez Mme. de Larue ; j'y ai laissé ma niece , pour venir vous faire cette proposition.

M. LEROND.

Il falloit venir dîner ici tout de suite ;

M. De St. MAUR.

Je ne voulois pas venir m'établir comme cela de but en blanc tout d'un coup sans vous prévenir.

M. LEROND.

Voilà une jolie maniere , pour un ami de vingt-cinq ans ; car il y a vingt-cinq ans que nous étions ensemble chez le procureur.

M. De St. MAUR.

Il y en a vingt-huit , mon ami ;

M. LEROND.

Tant que cela ?

M. De St. MAUR.

Oui, vraiment.

M. LEROND.

Ecoutez donc, je crois que vous avez raison ; car je me suis marié neuf ans après : j'ai gardé ma femme onze ans, & il y a huit ans qu'elle est morte : ceci est vrai. Comme le tems passe !

M. De St. MAUR.

Qu'est-ce que cela fait, pourvu qu'on se porte bien ?

M. LEROND.

Comme vous dites ; voilà le principal. Ah ça ! je m'en vais prendre ma canne & mon chapeau, pour aller chercher Mlle. de l'Epine.

M. De St. MAUR.

Voilà une belle cérémonie ! Elle joue au wisth ; je vous l'amenerai ; faites vos affaires.

M. LEROND.

Vous ne voulez pas ?

M. De St. MAUR.

Non, non.

M. LEROND.

Mais c'est que cela feroit plus honnête.

M. De St. MAUR.

Voulez-vous faire des façons avec nous ?

M. LEROND.

Vous savez bien que je n'en fais jamais.

M. De St. MAUR.

Tenez-vous donc tranquille.

M. LEROND.

Allons, puisque vous le voulez, je resterai pour donner des ordres à Dame Françoise, afin que votre niece soit bien.

M. DE St. MAUR.

Elle le fera toujours, dès qu'elle sera
chez vous. Je vais la chercher.

M. LEROND.

Allez, allez, je vous attends.

M. DE St. MAUR.

Bon jour, mon ami.

M. LEROND.

Vous me faites réellement plaisir.
Adieu. (*Il appelle*). Dame Françoise !
Dame Françoise !



S C E N E I I

M. LEROND, Dame FRANÇOISE.

Dame FRANÇOISE, *apportant une robe-
de-chambre.*

Eh bien ! me voilà ; me voilà ; il ne faut pas crier si fort.

M. LEROND.

Je ne vous savois pas si près.

Dame FRANÇOISE.

Oh ! vous croyez toujours qu'on ne pense pas à vous. Allons, voulez-vous mettre votre robe-de-chambre à présent ?

M. LEROND.

Non , pas encore , mettez-la sur cette chaise,

Dame FRANÇOISE.

Pourquoi cela donc ?

M. LEROND.

Parce que... Où est St. Louis ?

Dame FRANÇOISE.

Vous savez bien que vous l'avez
envoyé à Paris.

M. LEROND.

Ah ! c'est vrai.

Dame FRANÇOISE.

Pourquoi ne mettez-vous pas votre
robe-de-chambre aujourd'hui ? vous qui
aimez tant à être à votre aise.

M. LEROND.

Parce qu'il va me venir du monde.

Dame FRANÇOISE.

Du monde ! du monde ! Cela ne
G iv

vous coûte rien à vous de prier les gens. C'est donc pour souper. Je n'ai rien.

M. LEROND.

Il faudra bien que vous trouviez quelque chose ; car ce n'est pas pour un jour. Cette vitre est-elle raccommodée dans la chambre jaune ?

Dame FRANÇOISE.

Eh ! mon Dieu, non.

M. LEROND.

Il faut aller chercher le vitrier.

Dame FRANÇOISE.

St. Louis ira quand il sera revenu. Qui est-ce qui vient donc loger ici ?

M. LEROND.

M. de Saint-Maur, &...

Dame FRANÇOISE.

Ah ! M. de Saint-Maur, à la bonne heure.

M. LEROND.

Et sa niece.

Dame FRANÇOISE.

Mlle. de l'Epine ?

M. LEROND.

Oui.

Dame FRANÇOISE.

Qu'est-ce que vous voulez faire de cela ? C'est une pie-grieche plus droite ; plus dédaigneuse , plus glorieuse , plus sèche !

M. LEROND.

Voilà comme vous êtes ; vous dites toujours du mal des gens que vous n'aimez pas. Qu'est-ce qu'elle vous a fait ?

Dame FRANÇOISE.

A moi ? Oh rien ! je ne lui ai jamais parlé , & je ne lui parlerai jamais.

G v.

M. LEROND.

Vous voilà toujours avec vos préventions.

Dame FRANÇOISE.

Mes préventions ? Et si c'étoit une demoiselle comme une autre , est-ce qu'elle seroit venue à trente ans sans être mariée ? Moi , j'ai été mariée à dix-neuf ; mais aussi , c'est que je ne faisois pas la sucrée comme elle.

M. LEROND.

Allons , ne dites pas de ces choses-là.

Dame FRANÇOISE.

Oh ! je n'aurai que faire de le dire , vous le verrez bien. Il semble qu'elle ne veuille pas des hommes , & elle croit qu'ils sont tous amoureux d'elle ; mais je n'en dis rien , ce n'est pas là mon affaire.

M. LEROND.

Et qui est-ce qui vous a fait ces contes-là ?

Dame FRANÇOISE.

Dés contes ? Ah pardi ! demandez à St. Louis ; il vous dira si ce sont des contes.

M. LEROND.

St. Louis ?

Dame FRANÇOISE.

Oui ; il a servi M. de St. Maur.

M. LEROND.

Je le fais bien.

Dame FRANÇOISE.

Il n'est sorti de chez lui qu'à cause de cette belle demoiselle-là.

M. LEROND.

Vous le croyez ?

G v^e

Dame FRANÇOISE.

Eh pardi ! demandez-le à lui-même ; il vous dira qu'un jour elle s'est plainte à M. de St. Maur que St. Louis étoit amoureux d'elle , parce qu'il la regardoit quand elle lui parloit. M. de St. Maur a eu beau lui dire qu'elle se trompoit , parce que le pauvre garçon est louche , comme vous savez ; elle n'en a voulu rien croire.

M. LEROND.

Allons , allons.

Dame FRANÇOISE.

Et elle l'a fait sortir.

M. LEROND.

Arrangez toujours la chambre jaune & la chambre rouge pour eux.

Dame FRANÇOISE.

Oh ! St. Louis les arrangera quand il sera revenu : il faut que je songe à mon souper , moi.

M. LEROND.

Allez-vous-en donc ; car je crois que
je les entends.

Dame FRANÇOISE.

Ah ! je ne veux pas la voir tant seu-
lement. (*Elle sort*).

M. LEROND.

Les domestiques sont de drôles de
gens ! Ils voient tout le monde avec
envie, les pauvres malheureux !



SCÈNE III.

Mlle. DE L'EPINE, M. DE ST.
MAUR, M. LEROND.

M. De St. MAUR.

Est-il là, M. Lerond ?

M. LEROND, *allant à la porte.*

Oui, oui ; entrez ici.

M. De St. MAUR.

Tenez , mon ami , voilà Mlle. de l'Epine , ma niece , qui est charmée que vous vous vouliez bien la recevoir.

Mlle. De L'EPINE , *faisant une grande révérence.*

Monsieur , c'est bien de l'honneur pour moi ...

M. LEROND.

Vous vous moquez, Mademoiselle : vous êtes la niece de mon ami ; & quand vous ne la seriez pas , une personne de votre mérite est toujours sûre de faire grand plaisir. Je vous ai vue bien petite, Mademoiselle. (*Il veut l'embrasser*). Permettez-vous ?

Mlle. De L'EPINE, *reculant*.

Quoi, Monsieur ?...

M. De St. MAUR.

Elle est un peu scrupuleuse. Allons, allons, embrassez mon ami Lerond.

Mlle. De L'EPINE.

Mais...

M. LEROND.

Il faut bien faire connoissance. (*Il l'embrasse*).

Mlle. De L'EPINE, *s'essuyant le visage*.

Mais en vérité, Monsieur...

M. De St. MAUR.

Qu'est-ce que vous avez donc, ma niece ?

Mlle. De L'EPINE.

C'est que Monsieur m'a jetté du tabac dans l'œil.

M. LEROND.

Bon , je n'ai baissé que son oreille.

M. De St. MAUR.

Cela ne fera rien.

M. LEROND.

Il faut bien se faire à tout. Quand nous nous connoîtrons davantage, vous verrez que moi, je fais sans façons.

Mlle. De L'EPINE.

Monsieur , il y a des choses que la pudeur ne permet pas.

M. LEROND.

Quand on n'y entend pas de mal ;
je crois qu'on ne doit pas se formaliser.

M. De St. MAUR.

Non , non ; c'est qu'elle ne fait pas
comme vous êtes.

M. LEROND.

Mademoiselle verra que je ne vais
point par quatre chemins , moi : à quoi
cela sert-il ? J'aime la franchise.

M. De St. MAUR.

Il a raison.

M. LEROND.

Je ne vous montre pas encore vo-
tre chambre , parce qu'elle n'est pas
arrangée ; mais j'espere que vous en
serez contente.

Mlle. De L'EPINE.

Monsieur , tout ceci me paroît très-

161 *C'EST COMME L'ANGUILLE*

propre : c'est la première chose que l'on doit désirer ; & quand on la trouve, on est toujours bien.

M. LEROND.

Ecoutez donc, il y a encore une chose ; c'est que les lits soient bons ; & , pour en être sûr , j'ai commencé par coucher dans tous mes lits pour les essayer.

Mlle. De L'EPINE.

Quoi, dans celui où je coucherai ?

M. LEROND.

Oui, Mademoiselle ; & c'est le meilleur de la maison.

Mlle. De L'EPINE.

Mais, Monsieur, quand on destine un logement à des femmes, il ne faudroit pas que des hommes y logeassent jamais.

M. LEROND.

Bon ! Et qu'est-ce que cela fait ?

M. De St. MAUR.

Laissez-la dire. Je m'en vais retourner chez Mme. de Larue, à qui j'ai oublié de parler de quelque chose.

M. LEROND.

Allez, allez ; nous nous promènerons après dans mon jardin : je vous ferai voir tous les fruits que j'aurai cette année.

M. De St. MAUR.

Je reviens tout de suite.



S C E N E I V.

Mlle. De L'EPINE, M. LEROND;

M. LEROND.

Eh bien ! Mademoiselle , vous ne vous asseyez pas ?

Mlle. De L'EPINE.

Pardonnez-moi.

M. LEROND.

Où voulez-vous donc vous asseoir ?
Mettez-vous sur le canapé.

Mlle. De L'EPINE.

Effectivement , vis-à-vis d'un homme , cela feroit décent !

M. LEROND.

Pourquoi pas ? (*Il veut la faire asseoir sur le canapé*).

Mlle. De L'EPINE.

Mais finissez donc, Monsieur ; en vérité , ces manieres-là ne me conviennent point du tout.

M. LEROND.

Allons, allons ; que de façons ! (*Il la fait asseoir*). N'êtes-vous pas mieux là que sur un fauteuil ? Je veux chez moi que l'on soit à son aise.

Mlle. De L'EPINE.

Mais c'est que, s'il venoit quelqu'un, en vérité...

M. LEROND.

Eh bien ! voyez le grand malheur ! Mais il ne viendra personne. Oh ! quand j'ai des femmes chez moi , il faut qu'elles fassent tout ce que je veux , déjà.

Mlle. De L'EPINE.

Tout ce que vous voulez ?

466 C'EST COMME L'ANGUILLE

M. LEROND.

Oui, je veux qu'elles y soient bien;
qu'elles ne se gênent pas.

Mlle. De L'EPINE.

Cependant, il y a des choses qui
ne sont pas honnêtes.

M. LEROND.

Bon, pas honnêtes ! Je ne me gêne
pas non plus moi.

Mlle. De L'EPINE.

J'espère pourtant ... (*M. Lerond
veut s'asseoir sur le canapé*). Que vous
lez-vous donc faire ?

M. LEROND.

M'asseoir à côté de vous.

Mlle. De L'EPINE.

Non pas, s'il vous plaît, ou je vais
m'en aller.

M. LEROND.

Allons donc, vous faites l'enfant.
(*Il lui prend la main*). Ecoutez-moi ;
j'ai une grace à vous demander.

Mlle. De L'EPINE.

Lâchez ma main.

M. LEROND.

Quand vous m'aurez promis...

Mlle. De L'EPINE.

Je ne vous promets rien. (*Elle retire sa main*).

M. LEROND.

Mais un petit moment.

Mlle. De L'EPINE.

Otez-vous delà ; je vous écouterai
après.

M. LEROND.

Bon ! tenez, voilà ce que je veux

168 C'EST COMME L'ANGUILLE

vous dire. Du vivant de la défunte ; elle s'afféyoit toujours où vous êtes, toutes les après-dînées ; je l'aimois beaucoup ; je ne me suis jamais gêné avec elle ; je vous demande la même chose.

Mlle. De L'EPINE.

Quoi donc ?

M. LEROND.

Que vous m'accordiez les libertés du mariage.

Mlle. De L'EPINE.

Mais , Monsieur , y pensez-vous ?
Où mon oncle m'a-t-il amenée ! (*Elle veut se lever*).

M. LEROND.

Un moment donc ; quand vous me connoîtrez , vous ne vous fâcherez plus comme cela.

Mlle. De L'EPINE.

Je me fâcherai toujours.

M.

M. LEROND.

En vérité, je vous croyois plus raisonnable.

Mlle. De L'EPINE.

Monfieur, vous ne savez pas à qui vous avez affaire.

M. LEROND.

Mais, écoutez - moi; votre vertu s'effarouche là de rien.

Mlle. De L'EPINE.

Comment de rien ?

M. LEROND.

Oui, j'ai eu bien des femmes ici ; & elles ne m'ont jamais refusé ce que je vous demande.

Mlle. De L'EPINE.

Il faut savoir quelles femmes c'étoient.

Tome XIII.

H

M. LEROND.

De fort honnêtes femmes , très-gaies , & qui n'y regardoient pas de si près.

Mlle. De L'EPINE.

C'étoient des femmes qui aimoient les hommes apparemment.

M. LEROND.

Sûrement ; pourquoi pas ? A propos , on dit que vous vous piquez de les haïr.

Mlle. De L'EPINE.

Mais quand ils seront faits comme vous , je crois que j'aurai raison.

M. LEROND.

Ah ! Mademoiselle , cela n'est pas honnête ce que vous dites là ; mais je veux que vous m'aimiez.

Mlle. De L'EPINE.

Cela fera bien difficile.

M. LEROND.

Nous allons passer un peu de tems ensemble ; si ce n'étoit que pour deux ou trois jours , je ne vous presserois pas de m'accorder ce que je vous demande , & je me contraindrois ; mais j'espere que nous ferons une connoissance si intime , qu'à la fin vous ne me refuserez pas toujours.

Mlle. De L'EPINE.

Je vous réponds , Monsieur , que je ne resterai pas ici davantage , ou du moins seule avec vous.

M. LEROND.

Où irez-vous ? dans votre chambre ? Quand on est chez ses amis , il faut bien vivre avec eux.

H ij

272 C'EST COMME L'ANGUILLE

Mlle. De L'EPINE.

Oui, avec ses amis; mais décemment du moins.

M. LEROND.

Mais c'est-il plus décent avec un oncle qu'avec un autre?

Mlle. De L'EPINE.

Comment! avec un oncle?

M. LEROND.

Sans doute; & je parie que St. Maur ne se gêne pas.

Mlle. De L'EPINE.

Vous avez là une jolie idée de lui & de moi!

M. LEROND.

Mais tous les oncles sont de même avec leurs nieces, je crois.

Mlle. De L'EPINE.

Monsieur, quand on respecte les femmes, on n'a seulement pas cette pensée.

M. LEROND.

C'est parce que je vous respecte ; que je vous ai demandé cette permission-là sérieusement ; car, avec les autres, quand je leur disois : Mesdames, vous permettez les libertés du mariage ? elles rioient comme des folles, & il n'y avoit pas plus de difficultés que cela. Je vous dis, si vous voulez, cela sera bientôt fait,



S C E N E V.

Mlle. De L'EPINE, M. LEROND;
Dame FRANÇOISE.

M. LEROND.

Qu'est-ce qu'il y a, Dame François ?

Dame FRANÇOISE.

Monsieur, c'est le vitrier qui a passé
par ici ; je l'ai appelé, & il a fini.

M. LEROND.

C'est bon ; on lui paiera cela avec
le reste.

Dame FRANÇOISE.

Mais, Monsieur, est-ce que vous
restez comme cela aujourd'hui ?

M. LEROND.

Oui, j'ai demandé la permission à
Mademoiselle, & elle ne veut pas.

Dame FRANÇOISE.

Je vous l'avois bien dit.

Mlle. De L'EPINE.

Qu'est-ce que vous voulez dire,
ma bonne?

Dame FRANÇOISE.

Je dis, Mademoiselle, que si j'étois
de Monsieur, je me moquerois de vo-
tre permission, & j'irois mon train.

Mlle. De L'EPINE.

Vous lui donnez là de jolis conseils !

Dame FRANÇOISE.

Mon Dieu, Mademoiselle, il ne
faut pas tant faire la renchérie ; j'aime
mon maître, & je fais bien ce qu'il lui

H iv

176 C'EST COMME L'ANGUILLE

faut ; mais il l'a voulu ; je l'ai averti de tout ce qui arriveroit.

Mlle. De L'EPINE.

Je suis bien aise du moins que vous me connoissiez.

Dame FRANÇOISE.

Pour moi , je ne m'en soucie point du tout.

Mlle. De L'EPINE, *en colere.*

Vous êtes une impertinente, (*Elle se leve*).



SCENE VI.

M. De SAINT-MAUR , Mlle. De
L'EPINE , M. LEROND , Dame
FRANÇOISE.

M. De St. MAUR.

Eh bien ! ma niece , qu'est - ce que
c'est que cette colere ? qu'avez-vous
donc ?

Mlle. De L'EPINE.

Mon oncle , je veux sortir tout-à-
l'heure de cette maison-ci.

M. De St. MAUR.

Mon ami , qu'est-ce que cela veut
dire ?

M. LEROND.

Moi , je n'y comprends rien.

H v

Dame FRANÇOISE.

Allons, vous êtes trop bon, vous
Je m'en vais vous expliquer cela, M.
de Saint Maur.

Mlle. De L'EPINE.

Monfieur prétend que vous prenez
avec moi des libertés...

M. De St. MAUR.

Moi ?

Dame FRANÇOISE.

Oui; eh bien ! où feroit le mal
avec fa niece ? Il auroit raifon; & fi
j'avois un oncle, je ne voudrois pas
qu'il fe gênât avec moi.

M. De St. MAUR.

Expliquez-moi donc...

Dame FRANÇOISE.

Tenez, M. de Saint-Maur, Mon-
fieur fe met toujours en robe-de-cham,

bre quand il est chez lui ; voilà la sienne que j'ai apportée tantôt , & il n'a pas voulu la mettre , parce qu'il m'a dit qu'il lui venoit du monde : moi, je fais que cela le gêne.

M. De St. MAUR.

Eh bien ?

M. LEROND.

Eh bien, voilà tout ; elle dit vrai.

Mlle. De L'EPINE.

Non, ce n'est pas cela.

M. LEROND.

Pardonnez - moi , Mademoiselle ; je vous ai demandé les libertés du mariage.

M. De St. MAUR, *riant*.

Les libertés du mariage.

M. LEROND.

Oui.

Mlle. De L'EPINE.

Vous voyez bien qu'il en convient.

H vj

M. LEROND.

Parbleu , fans doute.

M. De St. MAUR.

Qu'est-ce que vous vouliez dire?

M. LEROND.

Eh ! qu'elle me permet de me mettre à mon aise , en robe-de-chambre ! Il me semble que cela se dit comme cela.

M. De St. MAUR.

Pas toujours.

M. LEROND.

Pour moi , c'est ma maniere.

Mlle. De L'EPINE.

Quoi , c'étoit là ce que vous voulez dire ?

M. LEROND.

Oui, Mademoiselle; qu'est-ce que vous aviez donc entendu?

Mlle. De L'EPINE.

Rien, Monsieur.

Dame FRANÇOISE.

On ne se fâche pas pour rien.

M. LEROND.

Dites donc ce que vous aviez entendu.

M. De St. MAUR.

Allons, allons voir votre jardin.

M. LEROND.

Je le veux bien, si cela convient à Mademoiselle.

Dame FRANÇOISE.

Oui; mais mettez toujours votre

182 C'EST COMME L'ANGUILLE

robe-de chambre, & moquez-vous du qu'en dira-t-on.

M. LEROND.

Non, je ne veux pas.

M. De St. MAUR.

Allons, ne faites point de façons.
(*Il sort avec Mlle. de l'Epine*).

M. LEROND.

Puisque vous le voulez...

Dame FRANÇOISE, *lui donnant sa robe-de-chambre.*

Vous voyez bien que j'avois raison de vous dire que c'étoit une pie-grièche : nous avions bien affaire de l'avoir ici ! Mais vous n'en faites jamais qu'à votre tête, malgré tout ce que je vous dis.

M. De St. MAUR, *dehors.*

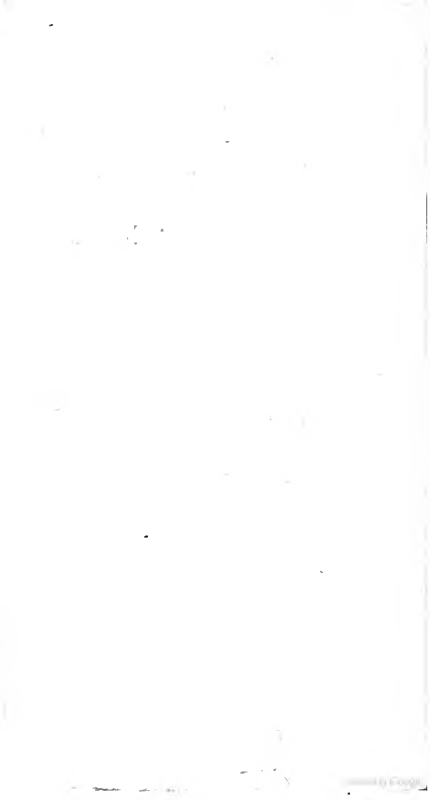
Eh bien , venez-vous ?

M. LEROND.

Oui, oui, me voilà.

(*Ils sortent*).

F I N.



IL NE FAUT PAS DIRE :

F O N T A I N E

JE NE BOIRAI PAS DE TON EAU :

O U

L E B O S S U.

PROVERBE DRAMATIQUE :



A C T E U R S.

LE CHEVALIER, *sous le nom du*
PRÉSIDENT DE ROUVIGNI,
Bossu & Borgne ; habit noir, cheveux
longs, sans chapeau.

Mme. DE ST. CLAIR, *Veuve ; bien*
mise, avec prétention.

Mme. DE MOUSON, *Veuve ; mise*
de bon goût.

M. DE PIRMONT, *Officier de Ca-*
valerie ; en uniforme.

TOURANGEAU, *Laquais du Prési-*
dent ; en livrée.

La Scene est chez le Président, à Lyon,
dans un second Salon.



LE BOSSU.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

Le PRÉSIDENT, TOURANGEAU.

TOURANGEAU.

Il y a un Monsieur qui a envoyé
savoir si vous étiez chez vous, M. le
chevalier.

Le PRÉSIDENT.

M. le chevalier ! Comment, depuis
que nous sommes ici, tu ne peux t'ac-
coutumer à dire M. le Président ?

TOURANGEAU.

Je vous demande pardon , M. le Président : c'est que lorsque nous sommes seuls , je n'y pense jamais ; mais devant le monde vous savez bien...

Le PRÉSIDENT.

Allons , c'est bon. Qu'est-ce que c'est que ce Monsieur ?

TOURANGEAU.

C'est un officier , à ce qu'on m'a dit.

Le PRÉSIDENT.

Je parie que c'est Pirmont.

TOURANGEAU.

Pirmont ? Oui , c'est comme cela qu'on l'a nommé.

Le PRÉSIDENT.

Il faut le laisser entrer.

F O N T A I N E , &c. 189

T O U R A N G É A U .

J'entends quelqu'un c'est peut-être
lui.

Le P R É S I D E N T .

Sors ; c'est lui-même.

S C E N E II. 6

Le P R É S I D E N T , M. De P I R M O N T ,

Le P R É S I D E N T .

Monsieur , donnez - vous donc la
peine d'entrer.

M. De P I R M O N T .

M. le Président , vous serez sans
doute étonné de ma visite ; mais j'ai
été si surpris hier à l'assemblée , lors-
que je vous ai vu , de vous trouver
une parfaite ressemblance avec un de
mes amis , que je me suis proposé

190 *IL NE FAUT PAS DIRE :*

d'avoir l'honneur de vous venir voir ;
& plus je vous regarde , plus cette
ressemblance augmente.

Le PRÉSIDENT.

Vous voulez apparemment parler de
mon frere le chevalier. Il est un peu
mieux fait que moi pourtant , conve-
nez-en.

M. De PIRMONT.

Monsieur . . .

Le PRÉSIDENT.

Et puis il a ses deux yeux , & je
ne lui ressemble guere de ce côté-là :
mais en quoi je lui ressemble beaucoup ,
c'est que je vous aime réellement au-
tant qu'il peut vous aimer.

M. De PIRMONT.

Monsieur , je voudrois fort mériter
l'honneur que vous me faites.

Le PRÉSIDENT.

Il ne faudra pas attendre long-tems

pour cela. (*Il hausse le bandeau qu'il a sur un œil*).

M. De P I R M O N T.

Que vois-je?

Le P R É S I D E N T.

C'est moi-même.

M. De P I R M O N T.

Ah , chevalier ! (*Il l'embrasse*). Par quelle aventure?...

M. De P I R M O N T.

Je vais te l'expliquer. (*Il remet son bandeau*). Asseyons - nous. (*Il s'assoyent*).

M. De P I R M O N T.

Je ne comprends rien à cette mascarade ! ... Pourquoi cette bosse aussi.

Le P R É S I D E N T.

A présent ce n'est qu'une plaisante;

rie ; mais c'est une chose très-sérieuse qui m'a fait prendre ce parti-là. J'ai eu une affaire avec un homme que j'ai dangereusement blessé : comme il se porte mieux , tout est fini. Dans le premier moment j'ai craint qu'il ne mourût , & j'ai voulu me mettre en sûreté. J'ai un frere qui se nomme le Président de Rouvigni , qui est bossu & borgne , & qui voyage en Italie. J'ai pris le parti de prendre son nom & sa tournure , & de venir ici. Tu fais que Lyon rassemble la meilleure compagnie ; j'y ai mené la vie la plus agréable depuis que j'y suis , & sans la moindre inquiétude.

M. De PIRMONT.

Mais puisque ton affaire est arrangée , pourquoi ne pas reprendre ta forme ordinaire , & ne pas retourner à Paris ?

Le PRÉSIDENT.

Tu ne croiras pas que , fait comme me voilà , j'ai fait deux conquêtes ici.

M.

M. De P I R M O N T.

Bon !

Le P R É S I D E N T.

Mais de tout ce qu'il y a de mieux,
Ce sont deux veuves fort riches.

M. De P I R M O N T.

Que tu trompes peut être ?

Le P R É S I D E N T.

Pas toutes les deux ; mais une d'elles,
pour venger l'autre.

M. De P I R M O N T.

Est-ce celle auprès de qui tu étois
hier ?

Le P R É S I D E N T.

Oui , Mme. de Saint-Clair , que je
ne peux pas souffrir.

M. De P I R M O N T.

Tu as raison : malgré sa beauté , c'est
Tome XIII. I

194 IL NE FAUT PAS DIRE :

une femme odieuse ; elle est vaine ,
orgueilleuse , présomptueuse . . .

Le PRÉSIDENT.

Méprisante , dédaigneuse , insoutenable ! Pour Mme. de Mouson . . .

M. De PIRMONT.

C'est une femme comme il y en a peu ; elle n'emprunte aucun art pour se faire aimer ; elle enchante par une noble simplicité ; tout attire vers elle , & elle inspire une heureuse confiance : sans oser espérer d'en être aimé , on desire de lui plaire. Le charme qu'elle répand sur tout ce qui l'environne , surpasse même ce qu'on appelle bonheur avec une autre. Si c'est elle que tu veux venger , tu as bien raison.

Le PRÉSIDENT.

Elle-même. Tout bossu & borgne que j'étois forcé de paroître , j'essayai de lui plaire , & j'y réussis au point que je fus préféré à tous ceux qui

s'empressoient autour d'elle. Cela m'y attache encore plus fortement : je lui proposai de l'épouser , elle y consentit.

M. De P I R M O N T.

Mais il n'y a pas de bonheur pareil au tien.

Le P R É S I D E N T.

Je n'en conçois pas de plus grand. Mme. de Saint-Clair , rivale en beauté de Mme. de Mouson , fit des plaisanteries très-amères sur son goût pour moi ; je fus un peu inquiet que cela ne la détachât.

M. De P I R M O N T.

Il falloit te montrer tel que tu es.

Le P R É S I D E N T.

Je voulus pousser cela plus loin , & j'eus de quoi être content ; car Mme. de Mouson me dit les propos que Mme. de Saint-Clair avoit tenus sur

196 *IL NE FAUT PAS DIRE :*

son choix , mais que cela n'étoit pas étonnant de sa part , que c'étoit plutôt la figure qui la déterminoit que le mérite personnel. Je fus enchanté de la façon de penser de Mme. de Mouson sur moi ; & dans la joie où j'étois ...

M. De P I R M O N T.

Tu lui fis voir que tu ne méritois pas les plaisanteries de Mme. de Saint-Clair ?

Le P R É S I D E N T.

Point du tout ; je formai le projet de l'en faire repentir.

M. De P I R M O N T.

Et comment ?

Le P R É S I D E N T.

En la rendant amoureuse de moi.

M. De P I R M O N T.

J'aime cela tout-à-fait ; je voudrois que tu eusses réussi.

Le PRÉSIDENT.

On ne peut pas plus. Mais j'entends Mme. de Mouson : viens souper ici ce soir, & tu seras témoin de la vengeance que j'ai imaginée. Elles y souperont toutes les deux.

M. De PIRMONT.

Je vais faire une visite, & je reviens tout de suite.

S C E N E III.

Mme. De MOUSON, Le PRÉSIDENT, TOURANGEAU.

TOURANGEAU.

Mme. de Mouson.

Le PRÉSIDENT.

Ah ! Madame, il est bien honnête à vous d'arriver de si bonne heure.

L. iij

198 *IL NE FAUT PAS DIRE :*

Mme. De MOUSON.

Honnête ! ce n'est pas là le mot ;
Président, convenez-en. Vous savez le
plaisir que j'ai à être avec vous.

Le PRÉSIDENT.

Madame, il ne peut pas surpasser
le mien, je vous le jure. Si vous
pouviez concevoir le bonheur que je
goûte en vous aimant, cette sorte d'ad-
miration que j'ai pour moi, d'avoir
pu toucher un cœur comme le vôtre !
Réellement vous finirez par me ren-
dre d'un amour-propre excessif.

Mme. De MOUSON.

Vous en dites autant peut-être à
Mme. de Saint-Clair.

Le PRÉSIDENT.

Sûrement ; j'étudie auprès de vous
tout ce que je dois lui dire, & elle
n'imagine pas que c'est à vous qu'elle
le doit.

Mme. De MOUSON.

Mais elle est fort jolie, & je ne serois pas surprise qu'à la fin elle ne parvint à vous plaire réellement.

Le PRÉSIDENT.

Cela feroit honneur à mon goût ; à ma façon de penser , sur-tout après la comparaison que je dois faire de vous à elle. Quelle différence ! Que son ame est loin de ressembler à la vôtre ! Quel esprit que le sien ! En vérité , il n'y a que le desir de vous venger qui puisse me faire supporter l'excès d'ennui & de dégoût qu'elle m'inspire.

Mme. De MOUSON.

Vous le dites, & je le dois croire ; mais je n'aime point ce desir que vous avez de me venger. Je vous l'ai déjà dit : que m'importe ce qu'elle a pu dire & penser ? Etoit-elle faite pour sentir tout ce que vous valez ? Tenez, Président , c'est plus votre amour ;

propre que ma gloire que vous voulez satisfaire.

Le PRÉSIDENT.

S'il n'étoit question que de mon amour-propre, la manière dont elle l'a attaqué m'inquiéteroit peu ; je ne tiens pas beaucoup aux défauts qu'elle m'a reprochés.

Mme. De MOUSON.

Eh bien ! en voilà assez. Mandez-lui tout simplement que vous êtes revenu à moi, & que je vais vous épouser. Si elle vous aime, elle fera assez punie par le regret de vous perdre.

Le PRÉSIDENT.

Oui ; mais elle ne conviendrait pas qu'elle m'a aimé, & je veux que tout le monde le sache.

Mme. De MOUSON.

Vous dites qu'elle consent à vous épouser.

Le P R É S I D E N T.

Il est vrai.

Mme. De M O U S O N.

Que voulez-vous de plus ?

Le P R É S I D E N T.

Elle veut que nous partions secrètement pour la terre de Saint - Clair , pour aller nous y marier , & ne revenir que quand elle croira qu'on ne parlera plus de ce mariage : moi , je n'aime pas le mystère avec elle , je veux que mon triomphe éclate.

Mme. De M O U S O N.

Allons , vous êtes fou. Finissez cette plaisanterie-là.

Le P R É S I D E N T.

Dès ce soir même.

Mme. De M O U S O N.

Comment ?

I. v.

Le PRÉSIDENT.

Elle vient souper ici avec vous.

Mme. De MOUSON.

Quel est votre projet ?

Le PRÉSIDENT.

Puisque vous êtes arrivée avant elle, il faut que vous vous cachiez ; sûrement elle va venir. Entrez dans ce cabinet , & vous n'en sortirez que quand vous le jugerez à propos. Vous me ferez des reproches de vous avoir sacrifiée à elle ; je ferai l'étonné de l'excès de jalousie que vous montrerez ; elle sera enchantée de triompher devant vous , & je me charge du reste.

Mme. De MOUSON.

A quoi cela fera-t-il bon ?

Le PRÉSIDENT.

A l'humilier , & peut-être à la corriger.

Mme. De M O U S O N.

Vous ne la corrigerez point ; & je me suis bien des fois repentie de la lettre que vous avez exigée de moi, pour la faire tomber dans le piège que vous vouliez lui tendre. Il n'y a peut-être jamais eu que vous, qui ait désiré de celle qu'il aime, qu'elle lui écrive qu'elle ne l'aime plus.

Le P R É S I D E N T.

Cela a bien réussi. J'entends quelqu'un ; sauvez-vous dans le cabinet.

Mme. De M O U S O N , *se levant.*

Avouez que vous me faites faire tout ce que vous voulez. (*Elle entre dans le cabinet.*)



S C E N E I V.

Le PRÉSIDENT , Mme. De St.
CLAIR, TOURANGEAU.

TOURANGEAU:

M^{me}. de Saint-Clair.

M^{me}. De St. CLAIR.

En vérité , Président , il faut que je
vous aime beaucoup , pour venir ici
aujourd'hui.

Le PRÉSIDENT.

Quand ce ne seroit que pour me
charmer de nouveau par cette assu-
rance...

M. De St. CLAIR, *s'asseyant*.

Sans votre souper , je ne serois pas
sortie , Président ; mais je vous avoue

que j'ai tout espéré du plaisir de me trouver chez vous.

Le PRÉSIDENT.

Vous me comblez de joie ! Et je ne fais pas de quoi vous pouvez vous plaindre ; car en honneur vous n'avez jamais été si belle : vos yeux...

Mme. De St. CLAIR.

Ne les regardez pas, Président.

Le PRÉSIDENT.

Que je me refuse au plaisir d'y lire mon bonheur ? Ah ! je ne me traiterai jamais avec tant de cruauté.

Mme. De St. CLAIR.

Il semble que vous m'aimiez réellement.

Le PRÉSIDENT.

Comment réellement ? Qui pourroit vous en faire douter un instant ? Vous m'alarmez.

Mme. De St. CLAIR.

Je ne fais , je crains que vous ne vous trompiez vous - même : de plus, vous revoyez Mme. de Moufon. Elle a bien des charmes, Président. C'est une personne d'un si grand mérite ; elle en avoit tant découvert en vous : les hommes sont flattés de cela , c'est tout simple ; & puis elle a tant de graces , un peu gauches à la vérité ; mais vous autres , vous ne distinguez pas tout cela.

Le PRÉSIDENT.

Tout ce qui peut charmer en vous m'a-t-il échappé ?

Mme. De St. CLAIR.

Ah ! point de comparaison , s'il vous plaît ; je craindrois trop d'être anéantie devant elle. C'est une bonne petite femme : je l'ai aimée autrefois.

Le PRÉSIDENT.

C'est dans ce tems-là que vous avez blâmé son goût pour moi,

Mme. De St. C L A I R.

Ah ! ne parlons plus de cela ; je me fais horreur à moi-même de vous avoir si mal connu. Je me suis fait justice depuis , en vous disant qu'elle n'étoit pas digne de vous ; & je vous l'ai prouvé , je crois , en vous aimant.

Le P R É S I D E N T.

J'en suis pénétré de reconnoissance. Elle a été piquée que je vous préférasse.

Mme. De St. C L A I R.

Oui , elle a eu la sottise de vous écrire qu'elle ne vous aimoit plus. Je vous avoue que celui-là m'a charmé.

Le P R É S I D E N T.

C'étoit une noirceur que vous m'aviez faite là , d'avoir ridiculisé son goût pour moi.

Mme. De St. CLAIR.

Je vous l'ai dit , si je ne vous avois pas déjà aimé , ce qu'elle peut faire m'importe-t-il assez pour devoir m'en occuper ?

Le PRÉSIDENT.

Oui ; mais la maniere dont vous vous êtes récriée par-tout , n'annonçoit rien qui me fût favorable ; vous aviez même fait penser comme vous la plupart des femmes de Lyon. Puisque vous m'aimez , la réparation ne doit rien vous coûter.

Mme. De St. CLAIR.

Mais je vous épouse , Président ; que voulez-vous de plus ?

Le PRÉSIDENT.

Que ce ne soit pas dans votre terre ; que ce soit ici , aux yeux de toute la ville.

Mme. De St. CLAIR.

C'est une folie que cette prétention-là. D'ailleurs la représentation me déplaît à mourir.

Le PRÉSIDENT.

Vous n'êtes pas accoutumée au monde ?

Mme. De St. CLAIR.

Ce n'est pas cela ; mais . . .

Le PRÉSIDENT.

Mais , c'est que vous rougissez de votre choix , après le langage que vous avez tenu.

Mme. De St. CLAIR.

Quelle idée !

Le PRÉSIDENT.

Mais pourquoi ne pas déclarer ce mariage ? Si vous ne voulez pas qu'il

210 *IL NE FAUT PAS DIRE.*

se fasse ici , je vous suivrai par-tout
où vous voudrez.

Mme. De St. CLAIR.

Si vous voulez que je vous en dise
la véritable raison , c'est que je pro-
mis à la mort de mon mari de ne
jamais me remarier. Il est vrai que je
n'étois qu'un enfant.

Le PRÉSIDENT.

On connoît la valeur de ces pro-
messes - là , & elles ne doivent point
vous arrêter.

Mme. De St. CLAIR.

Rien ne peut vaincre ma répugnance
là-dessus.



SCENE V.

M. De PIRMONT, Le PRÉSIDENT,
Mme. De St. CLAIR, TOURAN-
GEAU.

TOURANGEAU.

Mr. de Pirmont.

Mme. De St. CLAIR.

Quoi ! vous connoissez M. de Pirmont ?

Le PRÉSIDENT.

Il est mon ami depuis long-tems ;
je n'ai point de secrets pour lui , Ma-
dame ; consentez que je lui apprenne
mon bonheur.

Mme. De St. CLAIR.

Puisqu'il est de vos amis , il par-
tagera sûrement notre satisfaction. Oui,

Monfieur , j'époufe le Préfident ; mais j'exige de vous de n'en point parler encore.

S C E N E V I

Mme. De ST. CLAIR , Mme. De MOUSON , Le PRÉSIDENT , M. De PIRMONT.

Mme. De MOUSON , *fortant du cabinet.*

Pour moi , Madame , qui ne fuis point dans le fecret , j'efpere que vous ne trouverez pas extraordinaire que j'apprenne à tout le monde qu'après avoir fi hautement blâmé mon goût pour le Préfident , vous vouliez bien l'époufer pour réparer vos torts.

Mme. St. CLAIR

Quoi , Madame ? . . .

Mme. De M O U S O N.

J'ai tout entendu , & vos projets ;
& tout ce que vous avez dit de moi ;
& comme je ne veux pas que votre
façon de penser sur mon compte soit
un secret non plus , je vais l'appren-
dre à tout le monde , ainsi que votre
mariage.

M. De P I R M O N T.

Mesdames , si vous voulez passer
dans le salon , il y a déjà nombreuse
compagnie , à qui vous ferez sûre-
ment le plus grand plaisir.

Mme. De St. C L A I R.

Eh bien ! Madame , je vais y aller.
Quelque chose que vous disiez , mon
sort vous fait envie , puisque la jalousie
vous a porté à nous écouter ; & le
choix d'une femme aussi parfaite que
vous , ne peut que me faire honneur :
il vous en restera toujours la gloire de
m'avoir éclairée sur ce que vaut le
Président. Oui , Madame , je l'épou-

214 *IL NE FAUT PAS DIRE :*

se ; je vous l'apprends , & j'en reçois
vrai vos complimens avec la plus grande
de satisfaction.

Le PRÉSIDENT.

Voilà tout ce que je voulois.

Mme. De MOUSON.

Vous jouissez de tout votre triomphe ; mais du moins vous ne blâmez
plus l'amour qu'il m'a inspiré.

Mme. De St. CLAIR.

Non , Madame ; je vous promets
de n'en plus parler.

Mme. De MOUSON.

Président , passons dans le salon.

Le PRÉSIDENT.

Non , Madame ; il faut savoir auparavant si Madame de St. Clair voudra
souper ici.

Mme. De St. CLAIR.

Oui, oui ; Président, tous mes scrupules sont levés.

Le PRÉSIDENT, à Mme. de St. Clair.

Les miens ne le font pas tout-à-fait. Je vous ai fait une trahison abominable, j'en conviens ; mais vous m'aviez traité avec trop de mépris. J'ai voulu vous prouver que j'étois plus digne que vous ne pensiez d'être aimé d'une honnête femme ; & après vous avoir tout avoué, je dois vous apprendre aussi que ce n'est que Mme. de Mouson pour qui je puisse vivre & que je l'épouse.

Mme. De St. CLAIR.

Quoi ! monstre...

Le PRÉSIDENT.

J'ai pu vous le paroître jusqu'à présent ; mais je vais me montrer tel

216 *IL NE FAUT PAS DIRE :*

que je suis. (*Il ôte son bandeau , & fait disparaître sa bosse*).

Mme. De St. CLAIR.

Que vois je ! ...

Mme. De MOUSON.

Est-il bien possible ! ...

Le PRÉSIDENT.

Oui , Madame , je ne suis point le Président de Rouvigny ; mais son frère , le chevalier de la Millière , l'ami de Pirmont , qu'une affaire d'honneur avoit fait cacher sous le nom du Président.

Mme. De MOUSON.

Et vous m'avez laissé ignorer tout cela ? Ah ! Chevalier ! ...

Le PRÉSIDENT.

Je voulois vous venger de Madame , avant de vous rien apprendre , afin que vous ne puissiez pas l'empêcher :

cher : ce que vous auriez sûrement fait , si vous aviez tout su.

Mme. De St. CLAIR , *avec dépit.*

M. de Pirmont , donnez - moi la main , je vous prie.

Le PRÉSIDENT.

Quoi , Madame , vous ne soupez pas
ici ?

Mme. De St. CLAIR.

Je ne veux les revoir de ma vie ;
(*Elle s'en va*).

Le PRÉSIDENT.

Pirmont , tu reviendras ?

M. De PIRMONT.

Sûrement.



S C E N E V I I

Mme. De MOUSON , Le
PRÉSIDENT.

Mme. De MOUSON.

Je voudrois pouvoir cacher cette aventure à tout le monde.

Le PRÉSIDENT.

Vous êtes trop bonne, Madame.

Mme. De MOUSON.

Ne paroissez encore aujourd'hui qu'en
Président de Rouvigny.

Le PRÉSIDENT.

Je ne le puis ; je veux avoir le plaisir de voir approuver votre choix hautement , & ne plus vous exposer à trouver encore une Mme. de Saint-Clair.

Mme. De M O U S O N.

'Ah ! chevalier , je n'avois pas be-
soin de vous voir mieux que vous n'é-
tiez , pour vous aimer toujours.

Le P R É S I D E N T.

C'est ce qui fera que toute ma vie
vous ne me verrez occupé que de ma
reconnoissance & de mon bonheur.

F I N.

THE
JOURNAL
OF THE
ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE
OF GREAT BRITAIN AND IRELAND
VOLUME 10
PART 1
1880

CONTENTS
PAGES
The Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland
1880

1880

1880

IL NE FAUT PAS
SE CONFESSER AU RENARD,
O U LE
LE SOT ET LES FRIPONS.
PROVERBE, DRAMATIQUE,



A C T E U R S.

Mme. DE LA TASSE, *Limonadiere ;
robe jaune , bonnet & coëffe noire.*

Mlle. CÉCILE, *fille de Mme. de la
Tasse ; robe couleur de rose , rayée ;
petit bonnet , tablier verd.*

M. DUPONT, *Ecrivain , pas encore
juré-expert ; habit gris , petit galon
d'argent , épée & chapeau.*

M. DUCROC ; *en frac rouge à bou-
tons d'or , épée , chapeau sur la tête ,
& col noir.*

M. DUCORNET ; *habit verd , petit
galon d'or , épée & chapeau sur la tête.*

M. DUTROUILLET ; *habit cannelle
à boutons d'argent , veste bleue , bou-
tons d'or , cheveux en queue , épée &
chapeau , tous deux mis niaisement.*

LOUIS, *Garçon cafetier ; veste brune
& tablier.*

*La Scene est dans le Café de Mme. de la
Tasse , porte St. Michel , à Paris.*



L E S O T
ET LES FRIPONS.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

M. DUPONT, LOUIS.

M. DUPONT.

Eh bien ! Louis, Mlle. Cécile a-t-elle paru aujourd'hui ?

LOUIS.

Non, Monsieur, pas encore; vous savez bien qu'elle ne descend jamais que l'après-midi.

K iv.

M. DUPONT.

Il est vrai ; mais c'est que je suis fort inquiet.

LOUIS.

Pourquoi donc ?

M. DUPONT.

Parce qu'hier au soir il m'a paru qu'elle avoit du chagrin.

LOUIS.

Je ne fais pas pourquoi ; car elle devroit être bien-aise, au contraire.

M. DUPONT.

Bien aise ?

LOUIS.

Oui, car je crois que nous irons bientôt à la noce.

M. DUPONT.

A la noce ! & de qui ?

LOUIS.

Et pardi, d'elle-même.

M. DUPONT.

On la marie ?

LOUIS.

Oui, vraiment : j'ai entendu parler de cela tout bas ; mais il n'en faut rien dire.

M. DUPONT.

Voilà pourquoi elle étoit si triste hier. Nous sommes bien malheureux !

LOUIS.

Est-ce que vous l'aimez ?

M. DUPONT.

Ah ! sûrement je l'aime !

LOUIS.

Pourquoi ne l'avez vous pas demandée en mariage ? Je suis bien sûr que

K v

Mme. de la Tasse, sa mere, vous l'auroit donnée.

M. DUPONT.

Tu le crois, Louis ?

LOUIS.

Pour cela oui : elle l'auroit bien donné à M. Ducroc, s'il ne s'y étoit pas pris trop tard.

M. DUPONT.

Quoi ! ce fripon qui vient souvent ici avec Ducornet ?

LOUIS.

Oui. Je ne fais pas si c'est un fripon. Mme. de la Tasse ne le croit pas, toujours.

M. DUPONT.

Tout le monde le connoît pour cela, ainsi que Ducornet.

LOUIS.

En ce cas-là je suis bien-aise qu'il n'épouse pas Mlle. Cécile. Tenez, là voilà; vous pourrez lui parler.

M. DUPONT.

Oui; mais si sa mere...

LOUIS.

Elle ne vient, peut-être pas encore.
Je vais me tenir auprès de la porte,
& je chanterai quand elle paroitra.



SCENE II

Mlle. CÉCILE, M. DUPONT;
LOUIS.

LOUIS.

Entrez, entrez, Mademoiselle; voilà
M. Dupont qui vous attend.

Mlle. CÉCILE, *troublée.*

M. Dupont ?

M. DUPONT.

Oui, Mademoiselle; je suis au désespoir de ce que je viens d'apprendre.

Mlle. CÉCILE.

Ah ! mon Dieu, cela n'est que trop
vrai Je n'ai pu vous rien dire hier à
cause de ma chère mère; mais vous
avez dû voir combien j'étois fâchée.

M. DUPONT.

Aussi ai-je été très inquiet ; mais je ne me croyois pas aussi malheureux que je le suis.

Mlle. CECILE.

Ah ! dites que nous le sommes. Mais il faut que je m'assaye , car ma chere mere va venir.

M DUPONT.

Louis nous avertira. Quoi ! vous croyez que rien ne pourroit rompre ce mariage ?

Mlle. CECILE.

Il n'y a pas d'apparence ; car mon prétendu arrive aujourd'hui.

M. DUPONT.

Et qui est il ?

Mlle. CECILE.

Il s'appelle M. Dutrouillet , & il

est de Poissy, où son pere a une charge dans les boeufs, à ce qu'on dit.

M. DUPONT.

Si j'avois pu prévoir qu'on eût dû vous marier si-tôt, je me serois proposé à Madame votre mere; peut-être m'auroit elle accepté. Quelle dfférence! Mais si je lui parois, à Madame...

Mlle. CECILE.

Il n'est plus tems, M. Dupont.

M. DUPONT.

Elle fait mon talent pour les écritures; je compte me faire recevoir bientôt écrivain juré-expert aux vérifications; tout cela feroit peut-être...

Mlle. CECILE.

Elle trouve déjà M. Dutrouillet charmant, & elle ne l'a jamais vu.

M. DUPONT.

Elle fait que j'ai hérité de mon oncle, qui demouroit à la place de Sorbonne, & qui venoit toujours ici, M^r de la Forêt.

Mlle. CECILE.

Quoi ! c'étoit votre oncle ?

M. DUPONT.

Oui, vraiment, frere aîné de mon père.

Mlle. CECILE.

Elle l'aimoit beaucoup ; je crois qu'il l'appelloit sa commere.

M. DUPONT.

Sans doute ; c'est cela même.

Mlle. CECILE.

Eh bien ! vous croyez ? . . .

LOUIS *chante* :

La Bourbonnoise a bien des écus.

M. DUPONT.

Ah ! voilà Madame votre mère.

LOUIS *chante* :

A bien des écus , la Bourbonnoise ,
A bien des écus . . .

SCENE III.

Mme. De La TASSE, Mlle. CECILE,
M. DUPONT, LOUIS.

Mme. De La TASSE.

Louis !

LOUIS.

Madame ?

Mme. De La TASSE.

Rangez donc ce tabouret , qui fera
casser le col à quelqu'un.

LOUIS.

Allons, allons, Madame; on y va.

M. DUPONT.

Mme. de la Tasse, je suis bien votre serviteur.

Mme. DE LA TASSE.

Ah ! Monsieur ! je ne vous voyois pas ; je vous salue. (*A Mlle. Cecile*).
Eh bien ! qu'est-ce que vous avez donc, vous ? vous ne savez ce que vous faites.

Mlle. CECILE.

Quoi donc, ma chere mere ?

Mme. DE LA TASSE.

Vous oubliez tout : tenez, voilà vos ciseaux que vous laissez traîner par terre.

Mlle. CECILE.

Je croyois les avoir dans mon sac ;
ma chere mere.

Mme. De La Tasse.

Allons , laissez votre ouvrage ; il faut que nous allions chez votre grand-mere.

Mlle. Cécile.

Cela fera bientôt fait. (*Elle plie son ouvrage , & regarde M. Dupont , pendant que Mme. de La Tasse parle à Louis , & Dupont soupire*).

Louis.

Madame , est - ce que vous allez sortir ?

Mme. De La Tasse.

Oui. Si un Monsieur , qui s'appelle M. Dutrouillet , vient me demander , vous viendrez me chercher chez ma mere.

Louis.

Oui , Madame.

Mme. De La Tasse.

Mais tout de suite , entendez-vous , Louis,

LOUIS.

Oh ! que oui ; laissez - moi faire ;
je fais bien pourquoi.

Mme. De La TASSE.

Eh bien ! venez-vous , Cecile ?

Mlle. CECILE.

Oui , ma chere mere.

Mme. De La TASSE.

Allons , passez.

Mlle. CECILE.

Me voilà. (*Elle passe*).

Mme. De La TASSE.

Eh bien ! trouffez donc votre robe ;
elle ne songe à rien. Allons , quand
vous serez mariée , je serai bien dé-
barrassée. (*Elles s'en vont*).



M. DUPONT.

N'importe, la première venue.

LOUIS.

Tenez, voilà celle d'Utrecht.

M. DUPONT.

C'est bon; ne fais pas semblant de
les entendre. (*Il lit*).

LOUIS.

Oh! laissez-moi faire; je regarderai
à la porte.



S C È N E V.

M. DUPONT, M. DUGROC, M.
DUCORNET, LOUIS.

M. D U G R O C.

Tiens ; asseyons - nous ici. (*MM. Ducroc & Ducornet s'asseyent auprès d'une table*).

L O U I S.

Ces Messieurs veulent - ils quelque chose ?

M. D U G R O C.

Non , laissez-nous en repos. (*Louis va regarder à la porte*).

M. D U C O R N E T.

Tu crois donc qu'il va arriver ?

M. D U G R O C.

L'on m'a mandé qu'il arrivoit au

jourd'hui ; mais comme je ne fais pas où il demeurera , je crois qu'il faut l'attendre ici.

M. DUCORNET.

Comment s'appelle-t-il ?

M. DUCROC.

Dutrouillet.

M. DUCORNET.

Je connois ce nom-là.

M. DUCROC.

Il est de Poissy.

M. DUCORNET.

C'est cela même : son pere est la plus grande bête qu'il y ait au monde.

M. DUCROC.

Tant mieux ; nous aurons bon marché du fils. Il faut le faire déguerpir de Paris avant qu'il ait épousé Mlle. Cécile.

M. DUCORNET.

Sans doute ; parce que tu voudrois bien l'épouser , toi ?

M. DUCROC.

Sa mere ne demandera pas mieux.

M. DUCORNET.

Je le crois ; mais qu'est-ce que j'aurai moi pour ma peine ? & toi-même , en cas que ton mariage manque ?

M. DUCROC.

Ce que nous pourrons attraper à M. Dutrouillet.

M. DUCORNET.

Ah ! j'entends ; laisse-moi faire. Tu m'aideras ?

M. DUCROC.

Sans doute , comme à l'ordinaire.

M.

M. DUCORNET.

C'est bon. Nous nous conduirons
selon que le sujet prêtera.

S C E N E VI.

M. DUPONT, M. DUCROC, M.
DUCORNET, M. DUTROUIL-
LET; LOUIS.

M. DUTROUILLET, *à la porte, à*
Louis.

Monsieur, est-ce ici où demeure
M^{me}. de la Tasse ?

LOUIS.

Oui, Monsieur.

M. DUTROUILLET.

Et Mademoiselle sa fille aussi ?

Tome XIII.

L

LOUIS.

Oui , Monsieur.

M. DUTROUILLET.

Y font-elles ?

LOUIS.

Non , Monsieur ; mais donnez-vous
la peine d'entrer.

M. DUTROUILLET.

Oui , oui ; pour les attendre , n'est-
ce pas ? (*Il entre*).

LOUIS.

Oui , Monsieur , parce que je m'en
vais les chercher.

M. DUTROUILLET.

Il ne faut pas les déranger. Je ne
suis pas pressé ; je n'ai point d'affaires.

LOUIS.

Mais je crois , si je ne me trom-

pe , que Monsieur est le prétendu de
Mademoiselle ?

M. DUTROUILLET.

Oui , c'est vrai. Comment voyez-
vous cela ?

LOUIS.

C'est que Madame m'a dit de l'a-
vertir quand vous arriveriez.

M. DUTROUILLET.

Ah ! ah ! elle le savoit donc ?

LOUIS.

Apparemment.

M. DUTROUILLET.

Je ne comprends pas cela. Il faut
que mon pere le lui ait mandé ; car
pour moi , je ne lui ai jamais écrit.

LOUIS.

Asseyez-vous là , s'il vous plaît.

L ij

M. DUTROUILLET.

Où ?

LOUIS.

Où vous voudrez.

M. DUTROUILLET.

Je m'en vais me mettre ici ; serai-je bien ?

LOUIS.

Oui , oui ; je m'en vais chercher Madame & Mademoiselle.

M. DUTROUILLET, *arrêtant Louis.*

Attendez donc.

LOUIS.

Comment , est-ce que vous ne ferez pas bien aise de voir notre demoiselle ?

M. DUTROUILLET.

Oh que si , sur-tout si elle est jol

lie ; parce que j'aime les jolies filles ,
moi.

LOUIS.

Eh bien ! c'est pour cela.

M. DUTROUILLET.

Ecoutez donc , & ne bougez pas.
Je suis malin moi : je veux la voir sans
qu'elle sache qui je suis.

LOUIS.

Ah ! j'entends.

M. DUTROUILLET.

Vous voyez bien qu'il ne faut pas
lui dire : ainsi , je vous en prie , res-
tez là , je vous paierai chopine.

LOUIS.

Ah ! Monsieur , vous êtes bien
bon ; il ne faut rien pour cela. Je vous
avertirai seulement quand elles revien-
dront.

L üj

M. DUTROUILLET.

Voilà ce que je veux. (*Il s'assied auprès d'une table. Louis regarde à la porte*).

M. DUCROC.

Il me paroît que nous tirerons parti de ce nigaud-là.

M. DUCORNET.

Il faut nous approcher.

M. DUCROC.

Monsieur arrive de province , à ce qu'il me paroît ?

M. DUTROUILLET.

Oui , Monsieur , de Poissy , tout-à-l'heure.

M. DUCORNET.

Ah ! c'est un beau pays. C'est apparemment pour être mousquetaire que vous venez ici ?

M. DUTROUILLET.

Ah ! mon Dieu , que nenni ; c'est bien tout au contraire.

M. DUCROC.

Ah ! je vois bien ; c'est que Monsieur veut se faire abbé.

M. DUTROUILLET.

Bon ! c'est encore bien plus au contraire.

M. DUCORNET.

Plus au contraire ?

M. DUTROUILLET.

Oui. Vous ne devinez pas ?

M. DUCORNET.

Non.

M. DUTROUILLET.

Ah ! je suis bien aise de vous embarrasser l'esprit comme cela ; car on

m'avoit dit qu'à Paris tout le monde en avoit beaucoup plus que moi : & pourtant...

M. DUCORNET.

Vous en avez plus que nous ?

M. DUTROUILLET.

Ce n'est pas là ce que je veux dire ; je suis trop bien élevé pour cela.

M. DUCROC.

Et comment êtes-vous venu ?

M. DUTROUILLET.

Dans une voiture de mon père.

M. DUCROC.

Etiez-vous seul ?

M. DUTROUILLET.

Bon , seul ! nous étions beaucoup.

M. DUCORNET.

Tant mieux, l'on ne s'ennuie pas ;
parce que l'on cause.

M. DUTROUILLET.

Ah , oui , causer ! Je ne pouvois
pas parler , parce qu'ils faisoient un
tapage terrible.

M. DUCROC.

Vous connoissiez ces gens-là ?

M. DUTROUILLET.

Oh ! beaucoup , parce que je passe
ma vie avec eux.

M. DUCROC.

Eh bien ! cela vous fera des con-
noissances à Paris.

M. DUTROUILLET.

Bon , des connoissances ! Ils sont
peut-être tous morts à présent. (*Il
rit*).

L. V.

230 IL NE FAUT PAS ?

M. DUCORNET.

Comment , morts ?

M. DUTROUILLET.

Eh mais ! sans doute ; ils ne venoient que pour cela à Paris.

M. DUCROC.

Est-ce que c'étoient des criminels ?

M. DUTROUILLET.

Non , vous n'y êtes pas.

M. DUCORNET.

Qu'est - ce que c'étoient donc que ces gens-là ?

M. DUTROUILLET.

Ces gens-là étoient des veaux. (*Il rit*).

M. DUCROC.

Ah ! vous êtes venu dans une charrette avec des veaux.

M. DUTROUILLET.

Oui , vous n'auriez jamais deviné,
(*Il rit*).

M. DUCORNET.

Cela fait une bonne compagnie.

M. DUTROUILLET.

Oh ! moi , je les aime fort , parce
qu'ils ne mordent jamais ; ils sont doux
comme des moutons.

M. DUCROC.

Ah ! c'est vrai ; mais si vous aimez
aussi les moutons , vous auriez pu ve-
nir avec eux.

M. DUTROUILLET.

Oui da ! ils viennent à pied eux.

M. DUCROC.

Ah ! c'est vrai.

L. vj

M. DUTROUILLET.

Oh ! mon voyage étoit bien arrangé comme cela ; mon pere fait bien ce qu'il fait : c'est un homme d'esprit.

M. DUCROC.

Vous tenez bien de lui.

M. DUTROUILLET.

On dit que je tiens de ma mere ; mais elle ne parle pas si bien que moi , parce qu'elle bégaie.

M. DUCORNET.

Vous n'êtes pas comme cela vous ; vous parlez bien.

M. DUTROUILLET.

J'ai été jusqu'à sept ans , que l'on croyoit que je ferois muet.

M. DUCROC.

C'auroit été grand dommage.

M. DUTROUILLET.

Sans doute. Eh bien ! j'ai parlé en
fix mois aussi bien que je parle à
présent.

M. DUCROC.

C'est bien heureux ! Est-ce pour
des affaires ou pour votre plaisir que
vous êtes venu à Paris ?

M. DUTROUILLET.

Pour l'un & pour l'autre.

M. DUCORNET.

Ah ! ah !

M. DUTROUILLET.

Vous ne devinerez peut-être pas
encore ?

M. DUCROC.

Cela me paroît bien difficile.

M. DUTROUILLET.

C'est que je me marie ; vous voyez.

bien que tous les deux s'y trouvent.

M. DUCROC.

Oui , vous avez raison ; mais cela vous occasionnera bien de la dépense.

M. DUTROUILLET.

Oh ! oui ; mais aussi mon cher pere m'a-t-il donné bien de l'argent.

M. DUCROC.

Si vous n'en aviez pas assez , je vous en prêteroïs avec grand plaisir.

M. DUTROUILLET.

Monsieur , vous avez bien de la bonté ; car vous ne me connoissez pas.

M. DUCORNET.

On voit que vous avez la mine d'un honnête homme , & qu'avec vous il n'y a rien à perdre.

M. DUTROUILLET.

C'est bien vrai ; & je pense de même de vous , Messieurs : aussi je vous confie que j'ai cinquante bons louis d'or dans cette poche-là.

M. DUCROC.

Il faut prendre garde de les perdre.

M. DUTROUILLET.

Oh ! ils sont bien enveloppés dans du papier.

M. DUCORNET.

Le papier quelquefois se déchire ; cela n'est pas sûr.

M. DUTROUILLET.

Vous allez voir , vous l'allez voir.

M. DUCROC.

J'en ai bien vu perdre comme cela.

sans qu'il parût rien au papier. T'en souviens - tu , Ducornet ?

M. DUCORNET.

Oh ! pour cela oui.

M. DUTROUILLET.

Ma foi , écoutez donc ; je crois que vous avez raison , le papier est déchiré. (*Il tire ses louis , & il les compte*).

M. DUCROC, *bas*, à Ducornet :

Prends tes dez ; je reviendrai quand j'entendrai du bruit.

M. DUCORNET.

Oui , oui.

M. DUCROC.

Monsieur , je suis très-fâché d'être obligé de vous quitter. Je reviendrai dans l'instant.

M. DUTROUILLET.

Monsieur, il ne faut pas vous gêner ; & puis vous voyez bien que je compte mes louis, & que je les renveloppe.

M. DUCORNET.

Oui, oui ; je tiendrai compagnie à Monsieur.

M. DUCROC.

Je ne serai pas long-tems. (*Il s'en va*) :

M. DUPONT, à Louis qui s'ap-
proche de lui.

Ne dis rien ; je vais faire semblant de dormir. (*Il ronfle*).



S C E N E VII.

M. DUTROUILLET, **M. DUCORNET**, **M. DUPONT**, *faisant semblant de dormir*, **LOUIS**, à la porte.

M. DUTROUILLET, *comptant ses louis.*

Il me faudra d'autre papier.

M. DUCORNET.

On va vous en donner. Garçon!

LOUIS.

Monfieur?

M. DUCORNET.

Donnez donc du papier à Monfieur.

LOUIS.

En voilà, en voilà. Faut-il qu'il foit blanc?

M. DUTROUILLET.

Non, non; bleu, rouge, c'est égal.

LOUIS.

Tenez, en voilà d'écrit.

M. DUTROUILLET.

C'est bon.

LOUIS.

Il ne vous faut plus rien ?

M. DUTROUILLET.

Non, non. Il m'a fait oublier mon compte.

M. DUCORNET.

Il n'y a qu'à recommencer.

M. DUTROUILLET.

Vous avez raison (*Il recompte*).

M. DUCORNET.

Cela fera plus sûr. (*Il tire des dex*

de sa poche , & il arrange une rafle de six).

M. DUTROUILLET.

Quarante-cinq , quarante-six , quarante-sept , quarante - huit , quarante-neuf : il m'en manque un.

M. DUCORNET.

Voyez dans votre poche.

M. DUTROUILLET.

Ah ! vous avez raison ; le voilà !

M. DUCORNET.

Cela fait-il bien cinquante ?

M. DUTROUILLET.

Oui.

M. DUCORNET.

Eh bien ! c'est bon : vous avez perdu ?

M. DUTROUILLET.

Comment , perdu ? Je vous dis que je l'ai retrouvé.

M. DUCORNET.

Oui ; mais c'est vos cinquante louis
qui sont perdus.

M. DUTROUILLET.

Eh non. Les voilà tous.

M. DUCORNET.

Oui ; mais je les ai gagnés.

M. DUTROUILLET, *riant*.

Allons donc , vous badinez.

M. DUCORNET.

Non , je ne badine pas ; ils sont à
moi.

M. DUTROUILLET.

Comment , à vous ?

M. DUCORNET.

Oui ; vous voyez bien que j'ai raslé
de fix.

M. DUTROUILLET.

Qu'est-ce que cela me fait ?

M. DUCORNET.

Cela vous fait que vous ne pouvez pas en faire davantage : vous auriez beau jouer jusqu'à demain.

M. DUTROUILLET.

Mais je ne veux pas jouer.

M. DUCORNET.

Parce que vous ne pouvez pas gagner ; ainsi , donnez-moi vos cinquante louis.

M. DUTROUILLET.

Non , Monsieur , ils ne sont pas à vous.

M. DUCORNET.

Je vous réponds que je les aurai.

M. DUTROUILLET.

Mais, Monsieur, je n'ai pas joué.

M. DUCORNET.

Comment, Monsieur, vous me donnez un démenti ?

M. DUTROUILLET.

Mais vous le savez bien.

M. DUCORNET, *se levant*

Pour qui me prenez-vous ? Allons, Monsieur, donnez - moi mon argent, & sortez.



SCÈNE VIII.

M. DUTROUILLET, M.
DUCORNET, M. DU-
PONT, M. DUCROC,
LOUIS.

M. DUCROC.

Comment donc, qu'est-ce que c'est
que cela ? Te voilà bien en colère.

M. DUCORNET.

Et j'ai raison : Monsieur m'insulte ;
Il me donne un démenti.

M. DUTROUILLET.

Mais, Monsieur...

M. DUCORNET.

Allons, Monsieur, vous me paie-
rez

rez mes cinquante louis , & vous vous battrez.

M. DUTROUILLET.

Moi, Monsieur ?

M. DUCORNET.

Oui, vous m'avez insulté, & vous me ferez raison.

M. DUTROUILLET.

En vérité de Dieu, Monsieur, je vous assure...

M. DUCROC.

Ne vous fâchez pas tous les deux , & dites-moi ce qui est arrivé.

M. DUTROUILLET.

Monsieur, je m'en vais vous le dire.

M. DUCORNET.

Laissez-moi parler, Monsieur; c'est à moi à me plaindre.

Tome XIII.

M

M. DUCROC.

Voyons.

M. DUCORNET.

Nous jouons cinquante louis ; j'amène rasle de six, que voilà, & Monsieur ne veut pas me payer.

M. DUCROC.

Vous avez tort, M. Dutrouillet.

M. DUTROUILLET.

Comment tort ?

M. DUCROC.

Assurément.

M. DUCORNET.

Il fait plus ; il m'insulte. Allons ; Monsieur, puisque vous dites que vous n'avez pas joué, l'épée à la main.

M. DUTROUILLET.

L'épée à la main ?

M. DUCORNET.

Oui, Monsieur.

M. DUCROC.

Allons, c'est juste.

M. DUTROUILLET.

Mais, Monsieur, cette épée-là n'est pas à moi.

M. DUCORNET.

Qu'est-ce que vous voulez dire?

M. DUTROUILLET.

Que je l'ai empruntée pour faire le voyage; je n'en porte jamais à Poissy : c'est vrai comme je suis ici.

M. DUCORNET, *se promenant.*

Cela ne fait rien.

M. DUCROC.

C'est pourtant une raison, Ducornet.

M ij

M. DUTROUILLET, à M. Ducroc.

Ah ! je vous en prie, parlez pour moi.

M. DUCORNET.

Je veux qu'il se batte.

M. DUCROC, à M. Dutrouillet.

Il vous tuera.

M. DUTROUILLET.

Voilà ce que je crains... Ah ! mon Dieu ! comment faire ?

M. DUCROC.

Commencez par lui donner vos cinquante louis.

M. DUTROUILLET.

Il le faut bien. J'aime mieux cela que d'être tué.

M. DUCROC.

Nous verrons après... Ducornet,

M. DUTROUILLET est bien fâché de s'avoir offensé ; il convient qu'il a perdu.

M. DUCORNET.

Eh bien ! qu'il me paie.

M. DUTROUILLET.

Monfieur , fi vous vouliez bien vous fouvenir que je n'ai pas...

M. DUCORNET.

Vous avez perdu ; je veux de l'argent.

M. DUTROUILLET, *tremblant*.

Allons, Monfieur le voilà.

M. DUCORNET.

N'avez-vous rien ôté ? (*Il prend l'argent*).

M. DUTROUILLET.

Non , Monfieur ; voilà comme je l'ai compté devant vous.

M üj

M. DUCORNET.

Voyons ; dix, vingt, trente ; quarante, & cinquante : c'est bon.

M. DUTROUILLET.

Vous voudrez bien que je ne me batte pas ?

M. DUCORNET, *se promenant.*

Nous verrons.

M. DUTROUILLET.

Il ne promet rien, Monsieur !

M. DUCROC.

Il faut le laisser calmer, je tâcherai de vous raccommo-der.

M. DUTROUILLET.

Ah ! je vous en prie.

M. DUCROC.

Comptez sur moi.

M. DUTROUILLET.

J'y compte aussi : je suis bien heureux de vous avoir trouvé.

M. DUCROC.

Je suis bien aise de vous être utile.

M. DUTROUILLET.

On m'avoit bien dit qu'à Paris tout étoit rempli de fripons.

M. DUCROC.

Prenez garde à ce que vous dites. Si Ducornet vous entendoit...

M. DUTROUILLET.

Ce n'est pas de lui que je parle.

M. DUCROC.

Et avez-vous encore d'autre argent ?

M. DUTROUILLET.

Non, vraiment ; mais comme je-

M iv.

vais épouser Mlle. de la Tasse, sa mere m'en donnera.

M. DUCROC.

Ah ! sûrement.

M. DUTROUILLET.

Et puis j'ai une bague.

M. DUCROC.

Vous la jouerez encore.

M. DUTROUILLET.

Oh que non ! & puis, en vérité, je n'ai pas joué.

M. DUCORNET.

Qu'est-ce qu'il dit ?

M. DUCROC.

Rien , rien.

M. DUCORNET.

Est-elle jolie, votre bague ?

M. DUTROUILLET.

Mais oui ; la voilà : ma chere mere
m'a dit qu'elle valoit vingt-cinq louis.

M. DUCROC.

Voyons. (*Il prend la bague*). Oui ,
vous en aurez cela ou rien : mais ca-
chez-la ; car Ducornet aime le jeu , &
il vous feroit peut-être encore jouer ,
s'il la voyoit.

M. DUTROUILLET.

J'ai envie de la mettre dans ma bouche.

M. DUCROC.

C'est fort bien imaginé.

M. DUTROUILLET.

Tenez , comme cela , la voit-on ?

M. DUCROC.

Non , pas beaucoup.

M v

M. DUTROUILLET.

Et puis je dirois que j'ai une fluxion.

M. DUCROC.

Vous avez bien de l'esprit, au moins.
Ah ça ! il faut que je vous racomme-
de avec Ducornet.

M. DUTROUILLET.

Ah ! je vous en ferai très obligé ;
car, sans cela, je n'oserois jamais sortir
d'ici.

M. DUCROC.

Bon ! c'est le meilleur homme du
monde : quand il est en colere, cela
ne dure qu'un moment ; mais il est
terrible.

M. DUTROUILLET.

Je suis aussi comme cela, moi.

M. DUCROC.

Je le crois bien : chacun a son dé-

faut. Vous allez voir. Ducornet, es-tu encore fâché contre M. Dutrouillet ?

M. DUCORNET.

Moi, point du tout ; c'est fini, je n'y pense plus.

M. DUCROC.

Allons, touchez-vous dans la main tous les deux.

M. DUCORNET.

Je le veux bien. (*Il tend la main à M. Dutrouillet*).

M. DUTROUILLET.

Monsieur, vous me faites bien de l'honneur.

M. DUCORNET.

Restes-tu ici, Ducroc ?

M. DUCROC.

Non, vraiment. A propos...

M. vj

M. DUCORNET.

Où vas tu donc ?

M. DUCROC.

Chez mon jouaillier ; il y a une pierre à ma bague, que je crains qu'il ne tombe.

M. DUCORNET.

Quelle idée ! Viens à la comédie Françoisse.

M. DUCROC.

Ce n'est pas le quartier.

M. DUCORNET.

Mais, puisque cette pierre a tenu jusqu'à présent, elle tiendra bien encore : tu iras demain.

M. DUCROC.

Non, je ne veux pas la perdre.

M. DUCORNET.

Voyons-la donc.

M. DUCROC, *regardant à son doigt.*

Ah ! ah ! je n'ai pas ma bague ;
je l'ai pourtant prise avant de partir ;
je l'avois tout-à l'heure.

M. DUCORNET.

Il faut chercher.

M. DUCROC.

Je n'ai pas remué de ma place ; c'est
singulier !

M. DUCORNET.

Mais, M. Dutrouillet ne l'a-t-il pas
vu ?

M. DUTROUILLET.

Non, Monsieur.

M. DUCORNET.

Je ne crois pas cela : un homme
qui est capable de ne pas vouloir payer
ce qu'il a perdu , est capable de voler
une bague.

M. DUTROUILLET, *pleurant.*

Pour cela , je suis bien malheureux
d'être venu ici !

M. DUCORNET.

Qu'est-ce que vous dites ? Allons ;
vous êtes un fripon ; rendez-la tout-
à-l'heure.

M. DUTROUILLET.

Mais, Monsieur, je vous jure que
je ne l'ai pas.

M. DUCORNET.

Ducroc ?

M. DUCROC.

Mais je ne saurois croire qu'il l'ait.

M. DUCORNET.

Je te dis que si. Allons, finissez ;
que je ne vous le dise pas deux fois.

S C E N E I X.

Mme. De La TASSE, Mlle. CECILE , M. DUTROUILLET , M. DUCROC, M. DUCORNET, M. DUPONT, LOUIS.

Mme. De La TASSE.

Comment donc, Messieurs, qu'est-ce que c'est que ce bruit-là ?

M. DUCORNET.

Madame , vous arrivez à propos pour faire rendre à Ducroc une baguë que cet homme-là lui a volée.

Mme. De La TASSE.

Quoi , Monsieur, chez moi ?

M. DUTROUILLET.

Madame , vous ne me connoissez

pas ; je viens pour être votre gendre ;
je m'appelle Dutrouillet.

M. DUCORNET.

Je vous dis , Madame , que c'est un
voleur.

Mme. De La TASSE.

Comment ?

M. DUCORNET.

Oui , Madame , il ne vouloit pas
me payer cinquante louis que je lui ai
gagnés.

Mme. De La TASSE.

Quand cela ?

M. DUCORNET.

Ici , tout-à-l'heure.

Mme. De La TASSE.

Quoi , Monsieur , vous êtes joueur ?
& vous jouez si gros jeu encore ?

M. DUTROUILLET.

Non, Madame, ne croyez pas...

M. DUCORNET.

Comment, vous osez soutenir...

Mme. De La TASSE.

Un moment, Messieurs : il peut-être joueur ; mais je ne crois pas qu'il soit un voleur. Comment est faite votre bague, M. Ducroc ?

M. DUCROC.

C'est une pierre jaune, entourée.

Mme. De La TASSE.

Eh bien ! M. Dutrouillet n'a qu'à se fouiller.

M. DUTROUILLET, désespéré.

Ah ! c'est bien traître celui-là !

Mme. De La Tasse.

Comment, vous ne le voulez pas ?

M. DUTROUILLET.

Pardonnez-moi, Madame.

M. DUCROC

Cela n'est pas nécessaire; je la lui ai vu mettre dans sa bouche; il n'a qu'à l'ouvrir.

M. DUTROUILLET.

Mais...

Mme. De La Tasse.

Allons, Monsieur, ouvrez la bouche.

M. DUTROUILLET.

Eh bien ! oui, Madame, j'ai une bague, mais c'est la mienne : la voilà.
(*Il tire la bague de sa bouche*). Monsieur le fait bien.

Mme. De La Tasse.

C'est celle de M. Ducroc. (*Elle la donne à M. Ducroc*). Monsieur, je vous prie de ne le pas faire arrêter. Son pere est un très-honnête homme, qui ne mérite pas d'avoir pour fils un coquin.

M. DUCROC.

Madame, c'est à votre considération que je ne lui ferai rien.

M. DUTROUILLET.

Mais, Madame, pouvez-vous croire que votre gendre...

Mme. De La Tasse.

Mon gendre, un voleur, mon gendre ! Non, misérable, tu ne le feras jamais.

M. DUTROUILLET.

Si vous vouliez m'entendre...

M. DUCROC.

Madame , puisque Monsieur n'épouse pas Mlle. Cecile , vous savez les propositions que je vous ai faites.

Mme. De La TASSE.

Oui , Monsieur , je les accepte de tout mon cœur.

M. DUPONT, *se levant.*

Ah , Madame , arrêtez !

Mme. De La TASSE.

Quoi donc ?

M. DUCROC.

Que voulez-vous dire , Monsieur ?

M. DUPONT.

Que je vais tout découvrir. Oui , Messieurs , vous êtes deux fripons.

M. DUCROC.

Monsieur ?

M. DUPONT.

Je ne crains pas de le dire , & Louis est témoin : vous avez cru qu'il ne vous entendoit pas , & que je dormois ; vous avez forcé M. Dutrouillet de vous donner cinquante louis qu'il n'avoit pas joués ; & la bague que vous venez de lui prendre est la sienne , qu'il avoit dit à M. Ducroc qu'il cachoit dans sa bouche , de peur que M. Ducornet ne la lui fît perdre en jouant.

M. DUCROC.

Cela n'est pas vrai.

M. DUPONT.

Vous avez eu affaire à un nigaud , & vous l'attendiez pour cela.

M. DUTROUILLET.

Monfieur , je vous fuis bien obligé de prendre mon parti.

M. DUCORNET.

Monfieur , favez-vous que vous rifquez beaucoup ?

M. DUPONT.

Meffieurs, je vous connois , & vous rifquez plus que moi ; car fi vous ne rendez pas les cinquante louis & la bague , nous allons envoyer chercher un commiffaire.

M. DUCROC.

Monfieur , Monfieur , il ne faut pas faire tant de bruit ; tout ceci n'étoit qu'un jeu , nous n'avions pas envie de rien garder , & vous allez le voir.

M. DUPONT.

A la bonne heure.

M. DUTROUILLET.

Quoi , on me rendra tout ?

M. DUCROC.

Sans doute. Voilà votre bague.

M. DUCORNET.

Et voilà vos cinquante louis.

M. DUTROUILLET.

Ah ! Messieurs , que je vous ai
d'obligation !

M. DUCROC.

Madame , nous ne reviendrons plus
ici , puisqu'on n'y entend pas mieux
la plaisanterie que cela.

Mme. De La TASSE.

Tant mieux , Messieurs , tant mieux ;



SCENE X.

Mme. De La TASSE, Mlle. CECILE,
M. DUTROUILLET , M. DU-
PONT, LOUIS.

LOUIS, *regardant à la porte.*

Ah ! pardi , ils s'en vont grand train ; ils ne demandent pas leur reste.

M. DUTROUILLET.

Monfieur , je vous remercie bien..
Vous voyez , Madame , que je ne fuis
ni un joueur , ni un fripon.

Mme. De La TASSE.

Non , mais vous êtes un grand
nigaud.

M. DUTROUILLET.

J'aurois été bien fâché de ne pas
épouser

épouser mademoiselle votre fille ; car je la trouve bien jolie , & je l'aimerai bien.

Mme. De La Tasse.

Oui ; mais elle n'est pas pour vous. Je ne veux pas que ma fille soit la femme d'un sot : vous pouvez vous en retourner à Poissy , dire cela à Monsieur votre père , & lui faire bien mes complimens.

M. DUTROUILLET.

Pardi , j'ai fait là un beau voyage !

Mme. De La Tasse.

Vous le méritez.

M. DUTROUILLET.

Oui , mais comment ferai-je pour m'en aller ? La charrette aux veaux sera peut-être partie à présent. Adieu.

donc , Madame ; adieu , Mademoiselle ;
adieu , Monsieur.

Mme. De La TASSE.

'Adieu , adieu.

S C E N E X I.

Mme. De La TASSE , Mlle. CECILE ;

M. DUPONT , LOUIS ,

Mme. De La TASSE ;

Pour cela , Monsieur , je vous re-
mercie bien ; vous m'avez empêchée
de donner ma fille à un fripon ou à
un sot. Je n'oublierai jamais cela.

M. DUPONT.

Madame , si vous vouliez . . .

Mme. De La Tasse.

Quoi ?

M. Dupont.

Vous friez mon bonheur en me l'accordant : nous nous aimons depuis long-tems.

Mme. De La Tasse.

Il falloit donc le dire plutôt ; tout cela ne seroit peut être pas arrivé. Et voilà pourquoi vous étiez si triste , Cecile ?

Mlle. Cecile.

Oui , ma chere mere.

Mme. De La Tasse.

Ah ça ! je ne demande pas mieux ; mais il faut savoir qui vous êtes , Monsieur.

M. Dupont.

Madame , je m'appelle Dupont , &
N ij

292 *IL NE FAUT PAS, &c.*

je suis le neveu de M. de la Forêt ,
que vous connoissiez.

Mme. De La Tasse.

Comment , que je connoissois ? Il
étoit mon compere. Je vous connois
aussi ; je vous ai vu tout petit , &
vous étiez bien gentil. Allons , allons ,
mes enfans , entrons là - dedans , &
nous arrangerons tout cela ; je serai
fort aise que vous soyiez mon gendre.

M. Dupont.

Eh bien ! Mademoiselle ?

Mlle. Cecile.

Ah ! M. Dupont , que je suis con-
tente !

M. Dupont.

Je me flatte que vous le ferez
toujours , du moins je ferai tout ce
que je pourrai pour cela.

F I N.

IL NE FAUT PAS
BADINER AVEC LE FEU,

O U

L'AMANT MALGRÉ LUI.

PROVERBE DRAMATIQUE.

N 71



A C T E U R S.

Mme. DE MONGAST , *Veuve.*

M. DE ST. GUY.

M. DE VALPIERRE.

Mme. DE FOURVILLE , *Veuve.*

Tous les Acteurs bien mis.

*La Scene est chez Mme. de Mongast;
dans un Salon.*



L'AMANT
MALGRÉ LUI.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme. De MONGAST , M. De
VALPIERRE.

Mme. DE MONGAST, *en entrant.*

Tenez, Valpierre, asseyez-vous là.

M. DE VALPIERRE.

Qu'est-ce que ce ton sérieux signifie ?
N iv

Mme. DE MONGAST.

Vous allez le savoir. Je vous ai prié de venir ici aujourd'hui de bonne heure, parce que je veux vous parler avant que votre ami Saint-Guy arrive; car je ne doute pas qu'il ne vienne cette après-dînée.

M. DE VALPIERRE.

Si ce que je soupçonne est vrai, je n'en ferois pas surpris non plus.

Mme. DE MONGAST.

Que soupçonnez-vous?

M. DE VALPIERRE.

Qu'il vous aime.

Mme. DE MONGAST.

Voilà précisément ce que je voudrois savoir.

M. DE VALPIERRE.

Et vous vous adressez à moi pour

cela ? Comme si les femmes ne connoissent pas mieux que nous ce qui se passe dans notre ame ! Et puis ne vous l'a-t-il pas dit ?

Mme. DE MONGAST.

Je fais ce qu'il m'a dit , & ce que je voudrois qui fût.

M. DE VALPIERRE.

Vous l'aimez, vous, Madame ?

Mme. DE MONGAST.

Ce n'est pas là ce que je veux vous dire.

M. DE VALPIERRE.

Eh bien ! je le devine , & je trouve Saint-Guy bien heureux ; car je vous avoue que sans l'amour que j'ai pour Mme. de Fourville , je crois que j'aurois été amoureux de vous.

Mme. DE MONGAST.

Voulez-vous que je le lui dise ?

N v.

M. DE VALPIERRE.

Ah ! gardez-vous-en bien , ne plaî-
fantez pas là-dessus.

Mme. DE MONGAST.

Laiſſons cela. Parlez-moi : croyez-
vous que la rupture de Saint-Guy &
de Mme. de Bonpart ſoit ſans retour ab-
ſolument ?

M. DE VALPIERRE.

Je crois pouvoir vous l'aſſurer. Il
y a fix mois qu'ils ne ſe ſont vus.

Mme. DE MONGAST.

Mais , croyez-vous que Saint-Guy
en ſoit entièrement détaché ?

M. DE VALPIERRE.

Oui ; car il ne m'en parle plus , ni
en bien ni en mal.

Mme. DE MONGAST.

Il l'a vivement aimée ?

M. DE VALPIERRE.

On ne peut pas davantage. La maladie qu'il a eue n'a été causée que par la violence du chagrin qu'il a ressenti de se voir abandonné par elle. Il lui en est même resté une impression de tristesse...

Mme. DE MONGAST.

Il me semble qu'elle diminue de jour en jour.

M. DE VALPIERRE.

Le plaisir qu'il goûte auprès de vous fait ce miracle, sans doute.

Mme. DE MONGAST.

Il faut vous l'avouer, je le désire ardemment.

M. DE VALPIERRE.

Mais ne vous a-t-il pas dit qu'il vous aime ?

N v₂

Mme. DE MONGAST.

Il me l'a dit, il est vrai ; mais s'il se trompoit lui même , si le desir d'effacer le souvenir de Mme. de Bonpart étoit le seul motif qui l'engageât , qu'en pourrois-je espérer ?

M. DE VALPIERRE.

De le rendre le plus heureux des hommes. La comparaison qu'il fera de vous à elle , tournera toute à votre profit.

Mme. DE MONGAST.

Ah ! Valpierre ! je voudrois m'en affurer.

M. DE VALPIERRE.

J'imagine une chose : pour l'éprouver , rendez-le jaloux.

Mme. DE MONGAST.

Le conseil n'est pas mauvais ; mais de qui ?

M. DE VALPIERRE.

De qui vous voudrez.

Mme. DE MONGAST.

Eh bien ! de vous.

M. VALPIERRE.

Cela ne se peut pas ; il fait que
j'aime Mme. de Fourville.

Mme. De MONGAST.

Il fait aussi que l'on peut être infidèle.

M. DE VALPIERRE.

Les hommes ne savent point cela.

Mme. DE MONGAST.

Allons , faites ce que je vais vous dire.

M. De VALPIERRE.

Non , je ne saurois y consentir.

Mme. DE MONGAST.

Cependant je ne peux me fier qu'à
vous pour faire cette épreuve.

M. DE VALPIERRE.

Que voulez-vous que je fasse ?

Mme. DE MONGAST.

Que vous m'écriviez un billet.

M. DE VALPIERRE.

Il vaut mieux, pour le rendre jaloux ;
que ce soit vous qui m'écriviez.

Mme. DE MONGAST.

Ne plaisantez pas , écrivez.

M. DE VALPIERRE.

Je le veux bien ; mais je ne changerai
rien à ce que je vais écrire , je vous
en avertis. (*Il écrit*).

Mme. DE MONGAST, *le regardant écrire.*

Ah ! qu'est-ce que vous écrivez là ?

M. DE VALPIERRE.

Laissez-moi finir. (*Il écrit*). Tenez ; voilà tout ce que je peux faire pour vous.

Mme. DE MONGAST.

Voyons.

» Si je veux vous en croire , Mada-
» me , vous m'aimez ; mais est-ce assez
» de le dire ? Vous êtes sûre de mon
» cœur ; que rien ne retarde plus mon
» bonheur , Madame , je vous en sup-
» plie «.

En vérité , Valpierre , quel usage voulez-vous que je fasse de ce billet-là ? Il est indécent.

M. DE VALPIERRE,

Comment , indécent ?

Mme. DE MONGAST.

Mais , assurément. *Que rien ne retarde plus mon bonheur !*

M. DE VALPIERRE.

Savez-vous , Mesdames , que votre délicatesse vous fait souvent voir de l'indécence où il n'y en a pas ?

Mme. DE MONGAST.

Voyons un peu comment vous me prouverez cela.

M. DE VALPIERRE.

Rien n'est plus aisé. *Que rien ne retarde plus mon bonheur* , cela veut dire , consentez à m'épouser.

Mme. DE MONGAST.

Allons , allons.

M. DE VALPIERRE.

Qu'est-ce donc que vous croiriez que cela vouloit dire ?

Mme. DE MONGAST.

Vous avez raison.

M. DE VALPIERRE.

J'entends un carrosse. (*Il va regarder à la fenêtre*). C'est St. Guy.

Mme. DE MONGAST.

Eh bien ! passez ici. Dites qu'on est allé me chercher dans le jardin , & faites-le parler de moi.

M. DE VALPIERRE.

Laissez-moi faire.

Mme. DE MONGAST.

J'écouterai , & je paroîtrai quand il le faudra.

M. DE VALPIERRE.

Allez-vous-en donc.

SCENE II.

M. DE ST. GUY, M. DE VALPIERRE,
CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Mr. de St. Guy.

M. DE VALPIERRE.

Ah, St. Guy, te voilà ! J'en suis
fort aise.

M. DE ST. GUY.

Où est donc Mme. de Mongast ?

M. DE VALPIERRE.

Elle se promene, à ce qu'on m'a
dit, on est allé la chercher ; ne trouves-tu
pas que c'est une femme fort aimable ?

M. DE ST. GUY.

Oui.

M. DE St. VALPIERRE.

Mais, je dis très-aimable.

M. DE St. GUY.

Elles sont toutes comme cela, quand elles ont envie de vous plaire.

M. DE VALPIERRE.

C'est un moyen sûr, & elles ont raison.

M. DE St. GUY.

Oh, raison ! Oui, si elles ne changeoient pas.

M. DE VALPIERRE.

Mais, je crois Mme. de Mongast très-constante.

M. DE St. GUY.

Je le voudrois.

M. DE VALPIERRE.

Ah ! tu l'aimes : voilà ce que je vois
lois savoir.

308 *IL NE FAUT PAS*

M. DE St. GUY.

Je voudrois qu'elle le crût du moins.

M. DE VALPIERRE.

S'il est vrai, tu le lui persuaderas aisément.

M. DE St. GUY.

Vrai ou non, n'importe.

M. DE VALPIERRE.

Je ne te comprends pas.

M. DE St. GUY.

Mon ami, je ne veux plus aimer.

M. DE VALPIERRE.

Comment donc ?

M. DE St. GUY.

Je fais trop ce qu'il en coûte, on ne m'y prendra plus ; j'ai trop aimé pour mon malheur ! Une femme qui change devient notre bourreau, Insensé

sible à tout ce que vous souffrez, c'est l'ame la plus dure, la plus cruelle ! En vous offrant son amitié, quand elle vous ôte son amour, elle croit s'acquitter de tout. Eh ! quelle amitié ! Ce n'en est seulement pas l'apparence ; au lieu de l'intéresser, vous lui déplaîsez continuellement : ce n'est plus qu'un commerce d'aigreur, c'est le poison de l'ame. Trop heureux si l'on en mourait !

M. DE VALPIERRE.

C'est qu'il faut se consoler d'une passion par une autre.

M. DE St. GUY.

Oui, avec l'espoir d'éprouver le même tourment un jour. Non, je hais les femmes pour toute ma vie.

M. DE VALPIERRE.

Tu ne hais que Mme. de Bonpart;

M. DE St. GUY.

Elle ? Je la méprise trop pour la haïr.
Je voudrois pouvoir punir ce sexe ingrat, & me venger de toutes les femmes.

M. DE VALPIERRE.

Cela seroit assez amusant.

M. DE St. GUY.

Je ne plaisante point. Je voudrois pouvoir leur inspirer à toutes l'amour le plus violent, pour les abandonner après, & les voir souffrir à leur tour, sans aucune pitié.

M. DE VALPIERRE.

Quelle folie !

M. DE St. GUY.

Il n'y a point de folie à cela.

M. DE VALPIERRE.

Avec ce projet-là , tu feras la dupe de ton amour-propre ; la première qui te plaira...

M. DE St. GUY.

Ne me fera pas oublier tout ce qu'elle peut me causer de tourmens.

M. DE VALPIERRE.

Tu la trouveras si différente de Mme de Bonpart, que tous tes projets échoueront.

M. DE St. GUY.

Je ne le crains pas.

M. DE VALPIERRE.

Mais Mme. de Mongast , par exemple ?

M. DE St. GUY.

Eh bien ! Mme. de Mongast , si elle m'aimoit , seroit plus faite que per-

sonne pour me faire redouter ce que tu viens de dire : cependant je ne le crains pas.

M. DE VALPIERRE.

Et tu aurois la cruauté, si elle t'aimoit, de n'y être pas sensible ?

M. DE S. GUY.

Je te dis que je ne veux plus aimer.

M. DE VALPIERRE.

Si tu la choisis pour être l'objet de ta vengeance sur tout son sexe, tu perdras ton tems.

M. DE St. GUY.

Comment ?

M. DE VALPIERRE.

C'est que je ne crois pas qu'elle puisse t'aimer.

M. DE St. GUY, *intrigué*.

Et par quelle raison ? M.

M. DE VALPIERRE.

Je ne puis pas te le dire.

M. DE St. GUY.

Elle aime ailleurs ?

M. DE VALPIERRE.

Mais...

M. DE St. GUY.

Voilà ce que j'ai craint ; mais cependant elle m'écoute.

M. DE VALPIERRE.

C'est pure honnêteté.

M. DE St. GUY.

Pure honnêteté ?

M. DE VALPIERRE.

Oui, elle a l'ame douce ; elle croit sans doute que tu l'aimes ; elle craint que tu ne sois désespéré de voir qu'elle ne sauroit partager ton amour...

Tome XIII.

M. DE St. GUY.

Ainsi elle me trompe par honnêteté.

M. DE VALPIERRE.

T'a-t-elle dit qu'elle t'aimoit ?

M. DE St. GUY.

Non , mais elle se laisse aimer ; c'est la même chose. N'est-ce pas là comme ce sexe perfide fait nous engager ?

M. DE VALPIERRE.

J'aime bien que tu lui reproches sa perfidie , quand tu n'es occupé que de vouloir lui en faire une !

M. DE St. GUY.

Moi ?

M. DE VALPIERRE.

Oui , n'est-ce pas ton projet ?

M. DE St. GUY.

Je l'avoue ... ta réflexion est juste

M. DE VALPIERRE.

Eh bien ! cherche une autre femme dont le cœur soit libre.

M. DE St. GUY.

Une autre femme ? ... Tu es donc bien assuré que Mme. de Mongast aime ailleurs ? Elle aime ailleurs ?

M. DE VALPIERRE.

Je te l'ai déjà dit.

M. DE St. GUY.

Et tu crois ne pas te tromper ?

M. DE VALPIERRE.

Non ; mais à ta place , dans cette incertitude , je ne voudrois pas risquer de perdre mon tems auprès d'elle , avec le beau projet que tu as sur tout.

M. DE St. GUY.

Et tu fais sans doute quel est l'heureux mortel ...

O ij

M. DE VALPIERRE.

Non, je n'en fais pas davantage.
Mais la voici elle-même, elle pourra
t'en instruire.

S C E N E I I I.

Mme. DE MONGAST, M. DE
ST. GUY, M. DE VALPIERRE.

Mme DE MONGAST.

Ah ! M. de Saint-Guy est ici ?

M. DE VALPIERRE.

Oui, Madame ; mais il a un peu
d'humeur, & il a besoin de votre pré-
sence pour se remettre.

Mme. DE MONGAST.

Il a eu des chagrins si violens, que

je ne suis pas étonnée qu'il en ressente encore les impressions.

M. DE VALPIERRE.

Me permettriez-vous de passer dans votre cabinet , pour écrire quelque chose ?

Mme. DE MONGAST.

Sans doute.

S C E N E I V.

Mme. DE MONGAST , M. DE
ST. GUY.

Mme. DE MONGAST.

Je le vois , Monsieur , rien ne peut vous consoler de Mme. de Bonpart.

M. DE St. GUY.

Que vous , Madame , je vous l'ai
O *ij*

déjà dit ; mais je crains bien que l'amour que vous m'avez inspiré ne soit pour moi une nouvelle source de malheur.

Mme. DE MONGAST.

On a dit quelque part que l'on n'aïmoit véritablement qu'une fois en sa vie ; & la passion que vous avez eue a été si vive, qu'il vous seroit impossible d'en avoir encore une pareille.

M. DE St. GUY.

C'est un moyen d'éloigner honnêtement de vous un homme qui ne sauroit vous plaire.

Mme. DE MONGAST.

Pourquoi cela ? Je ne vous comprends pas. D'ailleurs vous pourriez croire que vous m'aimez réellement , vous tromper , & me tromper moi-même.

M. DE St. GUY.

Moi, Madame ?

Mme. DE MONGAST.

Je ne dis pas que vous en ayiez le projet ; car cela seroit affreux , convenez-en.

M. DE St. GUY.

Je le vois bien , vous ne m'aimez jamais , & je le mérite.

Mme. DE MONGAST.

Pourquoi donc ?

M. DE St. GUY.

Cela seroit inutile à dire ; c'est une juste punition de l'erreur où j'étois. Je ne croyois pas que je pusse jamais vous aimer tant , lorsque je me suis attaché à vous ; & je sens que les ames honnêtes & sensibles ne doivent jamais craindre d'être capables de trahison.

Mme. DE MONGAST.

Votre douleur me paroît si vraie ; qu'elle me touche réellement.

M. DE St. GUY.

Quoi , Madame , ferois - je assez heureux ? ...

Mme. DE MONGAST, *se levant & laissant tomber le billet de M. de Valpierre.*

Non , Monsieur , vous ferez bien de me fuir.

M. DE St. GUY, *lisant le billet.*

Que vois - je ?

Mme. DE MONGAST.

Que lisez - vous là , Monsieur ?

M. DE St. GUY.

Mon arrêt , Madame. Vous aimez , & c'est Valpierre ; je suis perdu !

Mme. DE MONGAST.

Que dites - vous ?

M. DE St. GUY.

C'est son écriture. Ah ! Madame ! que pouvez-vous espérer avec lui, s'il trahit pour vous Mme. de Fourville ? Il avoit bien raison de m'assurer que vous ne m'aimeriez jamais.

Mme. DE MONGAST.

Vous croyez que j'aime M. de Val-
pierre ?

M. DE St. GUY.

Hélas ! il n'est que trop vrai pour mon malheur ! Je croyois ne pouvoir plus aimer ; mais l'excès de ma douleur me prouve que je n'ai jamais aimé comme je vous aime.



S C E N E V.

Mme. DE FOURVILLE, Mme. DE
MONGAST, M. DE ST. GUY,
CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Mme. de Fourville.

M. DE St. GUY, *à Mme. de
Fourville.*

Ah ! Madame !

Mme. DE MONGAST.

Qu'allez-vous faire ?

M. DE St. GUY.

On nous trahit tous les deux. Li-
sez, (*Donnant le billet*).

Mme. DE FOURVILLE.

Comment ? (*Elle lit*). Est-il pos-
sible ?

S C E N E V I.

Mme. DE FOURVILLE, Mme. DE
MONGAST, M. DE St. GUY,
M. DE VALPIERRE.

M. DE VALPIERRE.

Madame, les apparences sont contre moi ; mais je ne suis pas coupable , je vous le jure.

Mme. DE FOURVILLE.

Que me direz-vous ? Que ce billet-là n'est pas pour Mme. de Mongast ? Eh ! dès qu'il n'est pas pour moi, comment pourrez-vous vous justifier ?

M. DE VALPIERRE.

Que Madame me permette de parler seulement, & vous verrez...

Mme. DE FOURVILLE.

Que voulez-vous que je croie d'une personne qui vous enleve à moi ? Et dans quel moment !

Mme. DE MONGAST.

Non , Madame , je ne vous enleve point M. de Valpierre...

Mme. DE FOURVILLE.

Quand je le cherche par-tout pour lui apprendre, ainsi qu'à vous, Madame, que rien ne s'oppose plus à notre mariage, que je crois que tous deux vous partagerez mon bonheur, vous me causez le plus vif désespoir !

M. DE VALPIERRE , *transporté de joie.*

Quoi, Madame, rien ne s'oppose plus ? ...

Mme. DE FOURVILLE.

Non , ingrat.

M. DE VALPIERRE.

Ingrat ! Vous êtes dans l'erreur, ce jour est le plus beau de ma vie !

Mme. DE FOURVILLE.

Je ne vous comprends point...

M. DE St. GUY.

Quoi, Valpierre...

Mme. DE MONGAST.

N'est point infidèle.

M. DE VALPIERRE.

Non, Madame, je n'ai jamais cessé un instant de vous adorer.

Mme. DE MONGAST.

J'ai causé votre inquiétude ; je suis la seule coupable, & je dois le justifier. Pour m'obliger il a commis une imprudence en écrivant ce billet ; mais je l'ai partagé. M. de St. Guy m'avoit

dit qu'il m'aimoit ; j'avois de la peine à le croire, & j'ai voulu l'éprouver en le rendant jaloux.

M. DE St. GUY.

Seroit-il bien possible ?

Mme. DE MONGAST.

Il avoit feint de m'aimer.

M. DE St. GUY.

Quoi, Madame ?...

Mme. DE MONGAST.

J'ai entendu votre conversation avec M. de Valpierre.

M. DE St. GUY.

Quoi ! vous croyez encore que mon amour n'est qu'une feinte ?

Mme. DE MONGAST.

Si j'avois pu le croire, si je n'avois pas lu mieux que vous dans votre

cœur, aurois-je employé la jalousie pour augmenter votre amour ?

M. DE VALPIERRE.

Mon ami, ces dames en savent plus long que nous en amour ; livrons-nous à leur discrétion.

Mme. DE MONGAST, à M. de
St. Guy.

Avez-vous toujours le projet de vous venger de nous ?

M. DE St. GUY.

Punissez-moi d'avoir eu ce desir ; je ne m'en plaindrai pas.

Mme. DE MONGAST.

Ce feroit me punir moi-même. N'est-il pas vrai, Madame, qu'en tourmentant l'objet qu'on aime, on souffre mille fois plus que lui ?

Mme DE FOURVILLE.

Ne parlons point de tourmens ;

328 *IL NE FAUT PAS, &c.*

quand notre bonheur est entre nos
mains ; venez tous souper chez moi ,
nous y fixerons l'instant qui doit nous
lier pour jamais.

Mme. DE MONGAST.

M. de Saint-Guy , vous entrez dans
l'esclavage , prenez garde à vous.

M. DE St. GUY.

Mon bonheur est trop grand , pour
qu'il ne me fasse pas oublier ce que je
croyois avoir encore à redouter en ai-
mant. (*Ils s'en vont*).

Fin du trezieme Volume.

66138

T A B L E

D E S P I E C E S

Contenues dans ce Volume.

<i>Vaut mieux un Ennemi qu'un sot Ami, ou le sot Ami.</i>	Page 1
<i>Charbonnier doit être Maître chez lui, ou l'Ambassadeur.</i>	63
<i>Les Honneurs changent les Mœurs, ou le bon Papa.</i>	89
<i>Bon Chien chasse de race, ou la Bourse de Louis.</i>	115
<i>C'est comme l'Anguille de Melun, ou la Robe-de-chambre.</i>	141
<i>Il ne faut pas dire : Fontaine je ne boirai pas de ton Eau, ou le Bossu.</i>	185

<i>Il ne faut pas se confesser au Renard ; ou le Sot & les Fripons.</i>	221
<i>Il ne faut pas badiner avec le Feu , ou l'Amant malgré lui.</i>	293

Fin de la Table du treizieme Volume;







BIBLI

SCA

PLU

N.°